

MÉMOIRES.

TOME QUATRIÈME.

0013 BRITISH
MUSEUM

SECONDE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

EDITION enrichie d'un nouveau
recueil de ses Lettres.

TOME QUATRIEME.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.

M. DCC. XC.

BRITISH
MUSEUM

J
to
da
m
tr
qu
de
m
pa
de
m
re.

A V I S

D U L I B R A I R E .

J' Avois d'abord projeté de noter tous les changemens que les premiers éditeurs de cet ouvrage se sont permis ; mais ayant vu que cela seroit trop long , & laissant là , tout ce qui peut n'être regardé que comme des négligences typographiques , je me contente de donner au lecteur , par les exemples suivans , une idée des libertés qu'on a prises.

On voit dans la première colonne messieurs les imprimeurs ou libraires ; dans l'autre , on lit Rousseau.

LIVRE VII.

Page 36 , ligne

II.

Mad. d'A..y , l'a-
mie , &c.

Page 66 , lig. 7.

Aussi négligent
que moi , &c.

Page 75 , lig. 6.

A la fourdine.

Page 216 , lig. 7.

Cruellement.

Page 36 , lig. 2

& 3.

Mad. d'A..y , l'
maîtresse , & bie
plus , l'amie , &c.

Page 69 , lig. 13

Aussi négligent &
aussi étourdi qu
moi , &c.

Page 79 , lig. 7.

A l'italienne.

Page 237 , lig. 3.

Vilainement.

LIVRE VIII.

Page 278 , lig. 21

à 22.

Des personnes qui
y sont péniblement
intéressées , &c.

Page 307 , ligne

4.

Des personnes in
téressées , &c.

L I V R E IX.

Page 345 , ligne
19 & 20.

Mais d'une foibles-
se si touchante ,
&c.

Page 353 , ligne
22.

Je parvins à gar-
der si bien.

Page 74 , ligne
16.

Mais d'une si tou-
chante foiblesse ,
&c.

Page 83 , ligne
23.

Je parvins si bien
à garder.

L I V R E X.

Page 94 , ligne 26
& suiv.

Et je vins à sentir
bien plus dure-
ment encore l'in-
convénient de
fréquenter des
gens d'une autre
condition que la
mienne.

Page 284 , ligne 17
& suiv.

Et c'est alors qu'on
m'a fait sentir
bien plus dure-
ment encore ,
l'inconvénient
de fréquenter
des gens d'un
autre état que le
sien.

LIVRE XI.

Page 180, ligne 25
à 26.

Que les femmes ni
les auteurs ne
pardonnent pas.

Page 26, ligne 21
à 23.

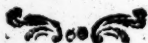
Que jamais les
femmes ni les
auteurs ne par-
donnent.

LIVRE XII.

Page 284 à 285.

Page 142 à 143.

Cette dernière citation est trop
longue pour la transcrire.



ne, 2
les
les
par-
A M. DU PEYROU.

MONSIEUR.

43.
troi
*Souffrez que je publie ma grati-
tude ; que j'apprenne à tous les lec-
teurs , dans une occasion si intéres-
sante pour moi , que vous avez pro-
tégé & encouragé un établissment
naissant , lorsque vous m'avez con-
fié l'ouvrage que l'on donne aujour-
d'hui.*

*Je vous offre & j'offre au pu-
blic , les prémices de mon imprime-
rie. Puissé mon travail répondre à
votre attente , & me faire juger
digne de vos bontés ! On me trouve*

VJ

*Sans doute bien heureux de les avoir
obtenues ; mais on ne sait encore que
la moitié de mon bonheur. En vous
approchant tous les jours , en tra-
vaillant sous vos yeux , pour ainsi
dire , & sous votre direction , je
n'ai cessé de prendre des leçons de
probité & de candeur. Aussi me suis-
je promis cent fois d'honorer , par
une conduite sans reproche , la no-
ble profession à laquelle je me suis
voué.*

*Je suis , avec autant de vénéra-
tion que de reconnoissance ,*

MONSIEUR,

*Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,*

LOUIS FAUCHE-BOREL,

Imprimeur du Roi.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.



J'AI cru devoir au public, l'édition que je donne aujourd'hui; & puisque les six derniers livres des Confessions paroissent avant le terme que Rousseau avoit indiqué, (1) & me mettent dans la nécessité de publier ce qui devoit les accompagner, je veux du moins qu'ils paroissent tels que leur auteur les a écrits; tels qu'il entendoit qu'on les imprimât. Ai-je tort de le vouloir? On l'a dit:

(1) Voyez la fin du livre VIII des Confessions.

viij DISCOURS

on a même calomnié ma conduite & mes motifs. Il faut donc me justifier ; & comme pour cela , je parlerai de Rousseau , peut-être l'intérêt qu'inspire ce célèbre infortuné , fera-t-il lire sans trop d'ennui , ce que je ne puis ici me dispenser de dire.

J'aimai Rousseau , & le plaignis. Quand il m'a méconnu , je n'ai vu dans son erreur , qu'une raison de plus de le plaindre ; & mon cœur n'a point justifié , en changeant pour lui , sa triste défiance , si injuste à mon égard , mais que ses longs chagrins rendoient bien excusable.

Il mourut. L'année suivante , M. de Girardin vint chez moi , chargé des intérêts de la veuve , qu'elle

PRELIMINAIRE. ix

même lui avoit confiés , & apporta une partie des papiers trouvés parmi ses effets. M. Moulou y vint aussi. Je ne vis d'abord en lui , que l'ami de Rousseau , & c'étoit assez pour le bien recevoir : mais indépendamment de ce titre , je ne tardai pas à m'attacher à lui. Sa probité me parut aussi sévère , que son cœur étoit bon ; & rien n'a altéré depuis , l'estime & l'affection qu'il m'inspira. Pourquoi faut - il que je sois en différend avec son fils ? Car il a beau se cacher , je fais aujourd'hui que c'est lui que j'ai attaqué , lorsque je me suis défendu , & que c'est lui qui se venge & me calomnie.

Avec les manuscrits qu'il destinoit à l'édition projetée , M. Moul.

DISCOURS

tu en avoit apporté d'autres pour nous les communiquer ; & en particulier les *Dialogues*, qu'on n'eût point imprimés alors , si M. Brooke Boothby, dépositaire du premier de ces dialogues , ne se fût obstiné à le publier , malgré nos sollicitations.

Quant aux papiers dont j'étois dépositaire , je les mis tous sous les yeux de Mrs. Moulton & de Girardin , sans aucune réserve. (a) Tout

(a) Il faut dire ici que , parmi ces papiers , ceux qu'à son départ d'Angleterre , Rousseau m'avoit fait passer par une voie sûre , étoient restés tels qu'ils m'étoient parvenus , en plusieurs paquets cachetés , chacun cotté d'une lettre alphabétique , & portant cette suscription de la main de Rousseau : *Appartenant*

fut examiné : l'on fit un choix , & l'édition fut confiée à des Genevois , qui lui auroient donné plus de soins, sans les dissensions qui déchirerent dans ce temps là , leur patrie , & les agiterent eux-mêmes.

Elle produisit vingt-quatre mille liv. (b), dont l'emploi avoit été fixé

à *M. du Peyrou de Neuchatel*. Je note ici cette circonstance , dont l'explication trouvera sa place dans le recueil des lettres que Rousseau m'a écrites.

(b) Ce prix ne fut obtenu qu'à cause des six premiers livres des *Confessions*. *M. Moulton* fils , me reproche comme une inconséquence , de ne m'être pas opposé alors , à la publication de ces six premiers livres , ainsi que je blâme aujourd'hui la publication des six derniers. Se peut-il qu'il ne sache pas , que son

d'avance comme il devoit l'être, comme Rousseau l'avoit en quelque

pere, avant de venir chez moi, avoit promis aux libraires de leur donner ces six premiers livres ? Il eût donc fallu l'engager à rompre un accord déjà fait. Et pourquoi le rompre ? Est-il question des ennemis de Rousseau dans cette premiere partie des Confessions ; & Mad. de Warens sa bienfaitrice, Mad. de Warens si aimable, & plus aimée encore que blâmée du lecteur, vivoit-elle ? Avoit-elle laissé des enfans ou des petits-enfans ? Non ; il y avoit LONG-TEMPS qu'elle étoit morte ; & n'ayant jamais eu de frere, ni de sœur, on ne pouvoit même dire qu'elle eût des neveux ou des nieces. Aucune des raisons qui eût dû retarder la publication des dernieres Confessions, ne convenoit donc aux premieres. Je crois bien qu'on eût regu le tout avec encore
sorte

sorte réglé lui-même. Quelque jour, bientôt peut-être, on verra dans sa correspondance avec moi, la lettre que, se croyant près de sa fin, il m'écrivit de Bourgoin le 12 janvier 1769. Je n'en transcris ici que le paragraphe suivant, qui tint lieu, & qui devoit encore tenir lieu de testament.

“ Quant à ce qui est entre vos
 „ mains, & qui peut être complété
 „ par ce qui est entre celles de la
 „ dame, (*ici Rousseau désigne la*
dame) „ je vous laisse absolument
 „ le maître d'en disposer après moi,

plus d'intérêt, si tout eût paru à la fois ; mais autre chose est de nuire au succès d'un ouvrage ; autre chose, de blesser les hommes, & de nuire à leur repos.

» de la maniere qui vous paroît
 » la plus favorable aux intérêts de
 » ma veuve , à ceux de ma filleule,
 » & à l'honneur de ma mémoire. »

La filleule ne vivoit plus. La veuve jouissoit déjà d'un viager de sept cents liv. dont trois cents lui avoient été assurées par M. M. Rey. Les autres quatre cents livres avoient été constituées entre mes mains par le lord Maréchal d'Ecosse. M. de Girardin nous apprit qu'elle avoit, outre ce viager , la propriété d'un contrat de quinze mille liv. de principal , provenant des deux mille écus qui , par ordre du roi d'Angleterre , lui furent comptés à la mort de Rouffseau , comme arrérages échus sur la pension que celui-ci n'avoit pas cru

PRELIMINAIRE. xv

devoir accepter. Deux autres mille écus avoient été payés par la direction de l'opéra de Paris, pour les changemens faits par l'auteur, à quelques airs de son *Devin du village* : le reste provenoit de la gravure de sa musique, & de l'argent trouvé à sa mort, dans son bureau. Nous pensâmes que, pour mieux assurer encore un état d'aïssance permanent à cette veuve peu prudente & mal-habile, comme la peint Rousseau, il falloit ne lui laisser que la jouissance des vingt-quatre mille liv. & nous crûmes devoir réserver le capital aux enfans de Rousseau, si l'on parvenoit à les découvrir, (c)

(c) J'ai peine à comprendre comment

xvj DISCOURS

& à leur défaut, aux héritiers naturels. Cet arrangement pris par les trois éditeurs, fut par eux signé à triple, le 29 septembre 1779.

Quelque temps après, M. Moulton changea d'avis sur la dernière clause, & jugea que Rousseau ayant mis ses enfans à l'hôpital des Enfans-trouvés, il seroit aussi honorable que juste, d'appliquer à cet hôpital ces vingt-quatre mille liv. comme une restitution de ce que ces

Mrs. de Girardin & Moulton purent croire cette découverte possible. Pour moi, qui alors n'avois pas encore lu les Confessions, j'ignorois les démarches infructueuses qu'on avoit déjà faites pour retrouver ces enfans, ou plutôt le seul de ces enfans qui fût retronvable.

PRELIMINAIRE. xvij

na. enfans avoient pu coûter. En effet ,
 r les c'étoit compléter en quelque sorte ,
 né à l'exécution du testament de Rous-
 seau ; c'étoit , après avoir assuré un
 oul. fort à sa veuve , prendre aussi quel-
 niere que soin de l'honneur de sa mémoi-
 yant re. Ne pouvions-nous espérer que
 En. ce don affoibliroit le blâme par la
 ora. reconnoissance qu'il inspireroit , &
 hô. mettroit fin quelque jour , aux re-
 com. proches qu'on n'a cessé de faire à un
 ces pere malheureux , touchant ces en-
 fans confiés à la charité publique ?
 J'adoptai donc l'idée de M. Moul-
 Pour tou , & je déclare qu'il y a persisté ;
 n les que j'y persiste aussi ; & que pour lui
 es in. donner tout son effet , il ne reste à
 pour obtenir que l'aveu de M. de Girardin.
 seul

xvlij DISCOURS

N'ayant depuis long-temps , aucune correspondance avec lui , je l'invite ici à me faire parvenir ce consentement, s'il le juge à propos ; sinon, l'acte du 29 septembre 1779 , aura son effet.

Je reviens à l'édition. On avoit mis à part , des lettres destinées à ne paroître qu'avec la suite des Confessions. D'autres devoient être publiées dans la collection qui se projetoit. Les copies de ces dernières, faites sous mes yeux par M. le notaire Jeannin , furent envoyées à M. Moulton. Les originaux restèrent, de son aveu , entre mes mains. Je demande qu'on veuille bien donner quelque attention à ce détail , en apparence minutieux.

PRELIMINAIRE. xix

Par des raisons que j'ignore , M. Moulton ne fit imprimer qu'une partie de ces lettres : je ne l'en blâme pas ; il en avoit le droit ; j'observe seulement que les copies restées entre ses mains , sont les mêmes qui depuis ont été publiées avec la suite des Confessions.

Plusieurs de ceux qui liront ceci , peuvent savoir déjà , que M. Moulton ayant en moi la même confiance que j'avois en lui , m'offrit de prendre une copie de ces Confessions , dont on vouloit faire encore un si grand mystère. Je fis faire cette copie , par M. Jeannin , & transcrire à sa suite , le *Mémoire relatif à M. Vernes* , dont je pouvois bien suspendre la publication , mais que je

ne pouvois supprimer : car Rousseau, qui dans ses derniers écrits ne cesse d'élever des doutes sur le sort de ses papiers passés en des mains étrangères , parle de ce morceau dans ses Confessions : il dit qu'il me l'a confié ; il le cite comme un titre honorable à sa mémoire. Le supprimer , n'étoit-ce point justifier les doutes , & autoriser le public à prononcer que c'étoit avec raison , que Rousseau s'étoit défié de moi ? Je n'avois pas besoin , je pense , pour faire mon devoir , d'y voir mon honneur intéressé ; mais enfin ce motif auxiliaire & surabondant , ne me laissoit aucun choix. Forcé donc de faire tôt ou tard paroître cet écrit , mais ayant dès lors , acquis la certitude que

PRELIMINAIRE. xxj

M. Vernes n'étoit point l'auteur du libelle que Rousseau lui attribuoit, je consignai cette conviction, j'en indiquai le motif dans une note que je joignis au mémoire.

Dans une brochure intitulée, *Eclaircissemens relatifs à la publication des Confessions de Rousseau*, on a parlé de ma scrupuleuse discrétion, & de la conduite qu'elle m'avoit imposée; mais on n'a pu dire tout ce qu'il m'en a coûté de ne pouvoir satisfaire un prince aimable, un grand prince, frere du heros qui regnoit alors sur le pays que j'habite. On ne savoit pas non plus que ce prince loua ma résistance, & fut loin de blâmer l'homme quel qu'il fût, l'homme délicat

xxij DISCOURS

& ferme, qui me fit une loi d'y persévérer. (d)

On a peint fidèlement dans la même brochure, ma surprise & mes inquiétudes, à la nouvelle que je reçus de la prochaine publication des Confessions : mais l'auteur ne connoissant pas plusieurs des raisons que j'avois de craindre que le blâme n'en retombât sur moi, n'avoit pu en parler.

De divers endroits on s'étoit adres-

(d) Il faut dire à ceux qui n'ont pas vu ces *Eclaircissemens*, que ce prince m'ayant témoigné le desir de lire les Confessions, dont il me croyoit dépositaire, j'e lui fis connoître l'obligation où j'étois d'en obtenir la permission d'un tiers, laquelle me fut refusée.

PRELIMINAIRE. xxiiij

se à moi , comme à l'éditeur de ces
 Confessions annoncées. Même le Sr.
 Fauche-Borel , libraire en cette ville,
 étoit venu solliciter mon concours
 au projet qu'il avoit déjà de réim-
 primer cet ouvrage , pour complé-
 ter sa collection du Rousseau. Je le
 détrompai , & lui demandai où &
 par qui se faisoit donc cette édition
 annoncée. Il n'en favoit pas plus que
 moi ; & ce ne fut que long - temps
 après , qu'ayant reçu la lettre circu-
 laire de Mrs. Barde & Manget , il
 vint me la communiquer. Ces mes-
 sieurs lui offroient leur édition , à
 des conditions motivées sur ce que
 leur avoit coûté l'acquisition du ma-
 nuscrit , qu'ils affuroient avoir payé
 plus cher que ne l'avoient été tous

xxiv DISCOURS

ceux de la collection des œuvres de
Rousseau.

Je tombai des nues , à la lecture
de cette lettre : car peu auparavant,
j'avois appris par une voie sûre , que
Mrs. Barde & Manget avoient for-
mellement nié qu'ils imprimassent
cet ouvrage. Je fus frappé de cette
conduite mystérieuse , & effrayé de
conséquences qu'elle pouvoit avoir
pour moi , qui passois dans le pu-
blic , pour le dépositaire des Con-
fessions de Rousseau. Cette opinion
venoit peut-être de ce que , seul de
trois éditeurs , je m'étois nommé
lors de l'édition de 1782 ; peut-être
encore de l'empressement avec le-
quel , quand Rousseau avoit été calu-
lomnié , j'avois produit pour sa dé-
fense

de fense, plusieurs pieces originales,
 qui constatoient un dépôt entre mes
 mains : mais il étoit possible aussi,
 que l'erreur eût été propagée par
 quelque motif secret, qui ne tarde-
 roit pas à se manifester. Quoi qu'il
 en soit, le dépositaire supposé ne
 devoit-il pas être supposé l'éditeur ?
 Je fis part de mes perplexités à quel-
 ques amis, qui penserent avec moi,
 que je ne pouvois garder le silence.
 J'envoyai donc le 27 octobre, une
 déclaration, qui fut insérée dans le
 Mercure de France du 21 novembre,
 N^o. 47, & à laquelle je comptois me
 tenir. Mais peu après, les Confes-
 sions ayant paru, & avec elles un
 volume de lettres, je vis avec sur-
 prise

prise, que ces lettres étoient précisément celles dont huit à dix ans auparavant, j'avois livré les copies, & qui n'avoient pas été employées alors. Elles furent pour moi, un trait de lumière; mais elles n'apprenoient rien au public, qui me fût favorable. Au contraire, si l'on se demandoit sur quel manuscrit avoient été imprimées toutes ces lettres, on pouvoit savoir, M. Moulton pouvoit dire, que tous les originaux étoient entre mes mains; Mrs. Barde & Manget montroient-ils les copies qu'ils en avoient, elles étoient écrites de la même main que celles que j'avois livrées en 1782, de la main de M. Jeannin, qui fait mes affaires depuis plus de trente ans, & écrit

PRELIMINAIRE. xxvij

pour moi d'un bout de l'année à l'autre. Ainsi, cette circonstance, très-propre à cacher au public le véritable éditeur, étoit très-propre aussi à détourner sur moi le soupçon. Frappé de cette considération, je réitérai mes efforts; je tentai de nouvelles déclarations; je voulois à tout prix, prévenir ou détruire une fausse accusation, à laquelle on pouvoit donner le plus grand air de vérité. Que ne se nommoit-il, celui qui a dit avoir été en droit de faire ce qu'il a fait, qui même allègue des motifs qui, selon lui, ont dû l'y déterminer? Pourquoi se cacher d'une chose louable, ou seulement permise? Pourquoi souffrir que le soup-

xxviiij DISCOURS

çon en tombe sur celui qui la regarde comme illicite & honteuse ? Où est l'honnêteté d'un pareil procédé ? Où en est même le motif raisonnable ? Si l'éditeur se fût nommé, je me serois imposé silence sur lui, sur ses motifs, sur son édition. Restant alors, non sans chagrin, mais sans intérêt personnel sur tout cela, je proteste que je me serois tû, & je voudrois avoir pu me taire. Je regrette de m'être vu obligé à repousser d'abord des soupçons, ensuite des accusations, des injures. Dussent les soupçons subsister encore, & les injures se renouveler, je renonce à une guerre si fâcheuse, avec un homme que j'étois bien loin de haïr. Je ne veux plus m'occuper

PRELIMINAIRE. xxix

qu'à remplir la tâche que je me suis imposée. Aucune considération ne me retiendra ; & si mes détracteurs peuvent donner , je ne dis pas des preuves , mais les moindres indices , qu'un autre mobile que Rousseau & mon honneur , m'ait fait agir , je consens à encourir ce blâme , ce mépris , que j'ai tant redoutés.

Il me reste un mot à dire sur cette édition , qui , faite sous mes yeux , aura du moins le mérite de la fidélité , & j'espère encore , celui de la correction. Les nouveaux morceaux que j'ai eus à fournir , l'ont portée à cinq volumes , (*) dont les deux pre-

(*) Entendu pour l'édition in-8°. celle-ci ayant sept volumes ; les trois premiers contenant la seconde partie des Confes-

miers contiennent la seconde partie des Confessions, d'après le manuscrit remis à M. Moulton : car à la mort de Rousseau, il s'en est trouvé un autre dans son bureau, d'un format grand in-8°. (e), & qui, dans un seul volume, contenoit les douze

sions, le *Mémoire relatif à M. Vernes*, & la *Vision*; les quatre derniers, un nouveau recueil de lettres.

(e) En 1767, allant voir Rousseau au château de Trye, où il étoit alors, je lui portai ce même volume qui m'avoit été envoyé d'Angleterre, enveloppé & cacheté, & qui, autant que je puis m'en souvenir, étoit relié en veau fauve. Dix ans après, ce même manuscrit existoit encore, puisque Rousseau, peu de mois avant sa mort, l'avoit confié, pour en prendre lecture, à quelqu'un qui possédoit & méritoit toute sa confiance.

PRELIMINAIRE. xxxj

livres des Confessions ; tandis que celui de M. Moulton, d'un beaucoup plus petit format , est en deux volumes , chacun de six livres. Je fais encore que l'in-8°. contenoit des notes en additions , qui ne se trouvent point dans l'autre : mais j'en ignore absolument le sort actuel. Je fais seulement que , s'il a été détruit, il ne sera pas remplacé par le dépôt remis à M. l'abbé de Condillac , que l'on doit présumer n'être qu'une copie des *Dialogues* , d'après ce qu'en dit Rousseau lui-même , dans le morceau intitulé , *Histoire du précédent écrit* , imprimé à la suite de ces *Dialogues*. (*)

(*) Voyez le tome 22 , in-8°. de la col-

xxxij DISCOURS

Les trois autres volumes contiennent d'abord , la *Vision* dont j'avois , je ne fais pourquoi , négligé de donner une copie lors de l'édition de 1782 , & le *Mémoire relatif à M. Vernes*. A l'apparition des six derniers livres des *Confessions* , M. Vernes qui favoit bien que je me ferois un devoir de publier ce mémoire , m'en demanda la communication. Je le lui envoyai , avec offre de joindre à sa publication , celle des observations qu'il jugeroit convenir à sa défense. Le public jugera si M. Vernes n'a point outre - passé le but qu'il devoit se proposer. Quant à moi , simple rapporteur des piéces

lection complete des œuvres de Rousseau,
édition de Geneve 1782.

PRELIMINAIRE. xxxiiij

de ce procès, je n'ai eu ni le droit
d'en rien retrancher, ni le moyen
de faire passer à temps à M. Vernes,
mes observations sur son envoi.

Après ces deux morceaux, viennent les diverses lettres de Rousseau, y compris celles qui ont paru à la suite des Confessions, dans plusieurs desquelles j'ai cru devoir restituer les passages qui, envisagés comme indifférens, en avoient été retranchés de l'aveu de M. Moulton, dans les copies livrées alors. Ce qui m'engage à les rétablir ici, c'est que j'ai considéré que toute espece de retranchement étoit une sorte d'infidélité; & que d'ailleurs, ce qui avant la publication des six derniers livres des Confessions, pouvoit être ou pa-

xxxiv DISCOURS

roître indifférent, ne l'étoit plus, de moins pour plusieurs des personnes nommées dans ces Confessions. C'est encore cette même considération qui m'a déterminé à publier d'autres lettres qui, si elles paroissent peu intéressantes à quelques lecteurs, plairont à d'autres, en leur offrant des époques fixes, des points de comparaison & peut-être des traits de caractère, dans leurs détails les plus minutieux.

On a publié plusieurs des lettres que Rousseau m'a écrites. Je les retranche de ce recueil, pour faire paroître à la fois, accompagnées de quelques éclaircissemens, toutes celles que j'ai reçues de lui.

Je ne me suis pas permis de pro-

PRELIMINAIRE. xxxv

duire celles qui lui ont été écrites, & auxquelles il renvoie dans ses Confessions, quand il ne les y transcriboit pas. J'ai cependant conservé ces renvois pour y recourir, si jamais il s'éleve quelque doute sur ces pieces, en quelque façon justificatives, que je déposerai avec tous les autres papiers, dans un lieu public, que j'aurai soin d'indiquer. J'ajoute, pour aller au devant de toute nouvelle tracasserie ou contradiction, que deux cahiers, où Rousseau avoit transcrit plusieurs de ces lettres, ont été autrefois confiés à M. Moulton pere; & que ces cahiers, restés hors de mes mains pendant plusieurs années, n'y étant rentrés que depuis peu, & sur ma réclamation réitérée, je ne

xxxvj DISC. PRELIM.

puis répondre qu'il ne s'en soit fait
aucune copie.

DU PEYROW.

Neuchâtel, 1790.

LES
CONFESSIONS
DE

J. J. ROUSSEAU.

Intus & in cute.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

APRÈS deux ans de silence & de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale assez douce, sans de grandes traverses, ni de grandes prospé-

LES
Tome IV.

A

2 LES CONFESSIONS.

rités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent, mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, fortant du repos par secouffes, mais y rentrant par lassitude & par goût, & qui me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, la vie oiseuse & tranquille pour laquelle je me sentoîs né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, soit en bien soit en mal.

Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer ! Le sort qui durant trente ans favorisa mes penchans, les contraria durant trente autres ; & de cette opposition continuelle entre ma situation & mes inclinations, on verra naître de fautes énormes, des malheurs inouis & toutes les vertus, excepté la force qui peuvent honorer l'adversité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde

mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler. On verra bientôt combien sont différens ceux du reste de ma vie. Les rappeler c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, & souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contre-poids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avénirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire & me guider dans cette entreprise, passés en d'au-

4 LES CONFESSIONS.

tes mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle, sur lequel je puisse compter ; c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, & par eux celle des événemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs ; mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates ; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire. & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions, est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame, que j'ai promise, & pour l'écrire fidèlement, je n'ai pas besoin d'autres mémoires : il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

Il y a cependant , & très-heureusement , un intervalle de fix à sept ans , dont j'ai des renseignemens sûrs dans un recueil transcrit de lettres , dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil , qui finit en 1760 , comprend tout le temps de mon séjour à l'hermitage , & de ma grande brouillerie avec mes foi - disans amis : époque mémorable dans ma vie , & qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes , qui peuvent me rester , & qui sont en très-petit nombre , au lieu de les transcrire à la suite du recueil , trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes argus , je les transcrirai dans cet écrit même , lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement , soit à mon avantage , soit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions , pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus

6 LES CONFESIONS.

que je taife la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste , cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première , ni d'avantage sur elle , que l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaisir, avec complaisance , à mon aise , à Wootton ou dans le château de Trye : tous les souvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir , & je pouvois tourner mes descriptions sans gêne , jusqu'à ce que j'en fusse content. Aujourd'hui ma mémoire & ma tête affoiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force & le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs , trahisons , perfidies , que souvenirs attristans & déchirans. Je voudrois pour tout au monde , pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire ; & forcé de

parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à rufer, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né; les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles: environné d'espions & de surveillans malveillans & vigilans, inquiet & distrait, je jette à la hâte sur le papier, quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je fais que, malgré les barrières immenses qu'en entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est là de quoi faire des tableaux agréables & leur donner un coloris bien attrayant! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien, en la poursuivant, ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le desir d'achever de connoître un homme, &

S LÈS CONFESIONS.

l'amour sincere de la justice & de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première partie, partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même les trésors que j'aurois acquis, & comptant sur mon système de musique, comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mademoiselle de Mably marquerent du plaisir à me revoir, & me donnerent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres sans

pour Paris , entre autres une pour M. de Fontenelle , & une pour le comte de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoissances très-agréables , sur-tout le premier , qui jusqu'à sa mort n'a point cessé de me marquer de l'amitié , & de me donner dans nos tête-à-tête , des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes , avec lequel j'avois depuis long - temps fait connoissance , & qui m'avoit souvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres , & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant , dont je devois la connoissance à M. Bordes , & à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu , qui passa à Lyon dans ce temps là. M. Pallu me présenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien , & me dit de l'aller voir à Paris ; ce que je fis plusieurs fois , sans pourtant que cette haute connois-

10 LES CONFESSIONS.

fance , dont j'aurai souvent à parler dans la suite , m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien David qui m'avoit rendu service dans ma détresse , à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus & qu'il ne m'a jamais redemandés , quoique nous nous soyons revus souvent depuis ce temps là. Je lui ai pourtant fait dans la suite un présent à peu près équivalent. Je dirois mieux que cela , s'il s'agissoit ici de ce que j'ai dû ; mais il s'agit de ce que j'ai fait , & malheureusement ce n'est pas la même chose.

Je revis le noble & généreux Perichon , & ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire ; car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard , en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Parisot , le meilleur & le mieux-faisant des hommes ; je revis sa chere Godefroi , qu'il entretenoit depuis dix ans , & dont la douceur de

caractere & la bonté de cœur faisoient à peu près tout le mérite , mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt , ni quitter sans attendrissement ; car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme , que l'espece de ses attachemens. (*) Quand on avoit

(*) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix , ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractere par un concours de causes extraordinaires ; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence , il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe , & de Dion par son ami Calippus ; ce qui seroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste , qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est , il est vrai , plus bornée & plus facile à tromper que je ne l'avois cru ; mais pour son caractere , pur , excellent , sans malice , il est digne de toute mon estime , & l'aura tant que je vivrai.

vu la douce Godefroi, on connoissoit le bon Parisot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous, non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur, mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnaissance, que de leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces; si-tôt que je commence à me relâcher, la honte & l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence & j'ai paru les oublier. Parisot & Ferrichen n'y ont pas même fait attention, & je les ai toujours trouvés les mêmes; mais on verra vingt ans après dans M. Bordes, jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier

oublier une aimable personne, que j'y
revis avec plus de plaisir que jamais, &
qui laissa dans mon cœur, des souvenirs
bien tendres. C'est Mlle. Serre, dont j'ai
parlé dans ma première partie, & avec
laquelle j'avois renouvelé connoissance
tandis que j'étois chez M. de Mably. A
ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis
davantage; mon cœur se prit, & très-
vivement. J'eus quelque lieu de penser
que le sien ne m'étoit pas contraire; mais
elle m'accorda une confiance qui m'ôta la
tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien
ni moi non plus; nos situations étoient
trop semblables pour que nous puissions
nous unir; & dans les vues qui m'occu-
poient, j'étois bien éloigné de songer au
mariage. Elle m'apprit qu'un jeune né-
gociant, appelé M. Geneve, paroissoit
vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez
elle une fois ou deux; il me parut hon-
nête homme, il passoit pour l'être.
Persuadé qu'elle seroit heureuse avec
lui, je desirai qu'il l'épousât, comme il

a fait dans la fuite ; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours , je me hâtai de partir , faisant pour le bonheur de cette charmante personne , des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps , hélas ! bien court ; car j'appris dans la fuite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route , je sentis & j'ai souvent senti depuis lors , en y repensant , que si les sacrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire , on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable , autant à celui-ci je le vis par son côté brillant , non pas toutefois quant à mon logement ; car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes , j'allai loger à l'hôtel S. Quentin , rue des Cordiers , proche la Sorbonne , vilaine rue , vilain hôtel , vilaine chambre ; mais où cepen-

dant avoient logé des hommes de mérite , tels que Gresset , Bordes , les abbés de Mably , de Condillac , & plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun. Mais j'y trouvai un M. de Bonnefond , hobereau boiteux , plaideur , faisant le puriste , auquel je dus la connoissance de M. Roguin , maintenant le doyen de mes amis , & par lui celle du philosophe Diderot , dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741 , avec quinze louis d'argent comptant , ma comédie de Narcisse & mon projet de musique pour toute ressource , & ayant par conséquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations. Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable , & qui s'annonce par des talens , est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus ; cela me procura des agrémens sans me mener à grand'chose. De toutes les personnes à qui je

16 LES CONFESSIONS.

fus recommandé , trois seules me furent utiles : M. Damefin , gentilhomme Savoyard , alors écuyer , & je crois favori de Mad. la princesse de Carignan ; M. de Bosc , secretaire de l'académie des inscriptions , & garde des medailles du cabinet du roi ; & le P. Castet , jésuite , auteur du Claveffin oculaire. Toutes ces recommandations , excepté celle de M. Damefin , me venoient de l'abbé de Mably.

M. Damefin pourvut au plus pressé , par deux connoissances qu'il me procura. L'une de M. de Gasc , président à mortier au parlement de Bordeaux , & qui jouoit très-bien du violon : l'autre, de M. l'abbé de Léon , qui logeoit alors en Sorbonne ; jeune seigneur très-aimable , qui mourut à la fleur de son âge , après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu

ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour son secretaire : mais il n'étoit pas riche , & ne put m'offrir en tout que huit cents francs , que je refusai bien à regret , mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement , ma nourriture & mon entretien.

M. de Bosc me reçut fort bien. Il aimoit le savoir , il en avoit , mais il étoit un peu pédant. Mad. de Bosc auroit été sa fille ; elle étoit brillante & petite-maîtresse. J'y dînois quelquefois ; on ne sauroit avoir l'air plus gauche & plus sot que je l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit & rendoit le mien plus plaissant. Quand elle me présentoit une assiette , j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit ; de sorte qu'elle rendoit à son laquais l'assiette qu'elle m'avoit destinée , en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guere que dans la tête de ce

campagnard il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de Bosc me présenta à M. de Réaumur son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des sciences. Il lui parla de mon projet, & du desir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'académie. M. de Réaumur se chargea de la proposition, qui fut agréée; le jour donné, je fus introduit & présenté par M. de Réaumur, & le même jour 22 août 1742 j'eus l'honneur de lire à l'académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très-impofante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mad. de Bosc, & je me tirai passablement de mes lectures & de mes réponses. Le mémoire réussit, & m'attira des complimens qui me surprirent autant qu'ils me flatèrent; imaginant à peine que devant une académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me donna, furent

Mrs. de Mairan , Hellot & de Fouchy , tous trois gens de mérite assurément , mais dont pas un ne savoit la musique , assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces messieurs , je me convainquis avec autant de certitude que de surprise , que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes , ils tiennent en revanche encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque foibles , quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections , & quoique j'y répondisse timidement , je l'avoue , & en mauvais termes , mais par des raisons péremptoires , je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle , à l'aide de quelques phrases sonores , ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent je ne sais où , qu'un moine appelé le P. Souhaitti , avoit jadis imaginé la gamme par chiffres. C'en fut

assez pour prétendre que mon système n'étoit pas neuf : & passe pour cela ; car bien que je n'eusse jamais ouï parler du P. Souhaitti , & bien que sa maniere d'écrire les sept notes du plain - chant , sans même songer aux octaves , ne méritât en aucune sorte d'entrer en parallèle avec ma simple & commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable , clefs , silences , octaves , mesures , temps , & valeurs des notes , choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé ; il étoit néanmoins très-vrai de dire que , quant à l'élémentaire expression des sept notes , il en étoit le premier inventeur. Mais , outre qu'ils donnerent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit , ils ne s'en tinrent pas là ; & si-tôt qu'ils voulurent parler du fonds du système , ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien , étoit d'abroger les transpositions & les clefs , en sorte que le même morceau se trouvoit noté &

transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût , au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces messieurs avoient ouï dire aux croquesols de Paris , que la méthode d'exécuter par transposition , ne valoit rien. Ils partirent de là , pour tourner en invincible objection contre mon système , son avantage le plus marqué , & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale , & mauvaise pour l'instrumentale ; au lieu de décider , comme ils l'auroient dû , qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport , l'académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens , à travers lesquels on démêtoit pour le fonds , qu'elle ne jugeoit mon système ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille piece l'ouvrage intitulé : *Dissertation sur la musique moderne* , par lequel j'en appellois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occa-

sion combien , même avec un esprit bon-
 né , la connoissance unique mais profonde
 de la chose est préférable pour en bien
 juger , à toutes les lumieres que donne
 la culture des sciences , lorsqu'on n'y a
 pas joint l'étude particuliere de celle dont
 il s'agit. La seule objection solide qu'il y
 eût à faire à mon systême , y fut faite par
 Rameau. A peine le lui eus-je expliqué,
 qu'il en vit le côté foible. Vos signes,
 me dit-il , sont très-bons , en ce qu'ils
 déterminent simplement & clairement
 les valeurs , en ce qu'ils représentent net-
 tement les intervalles & montrent tou-
 jours le simple dans le redoublé , toutes
 choses que ne fait pas la note ordinaire ;
 mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent
 une opération de l'esprit qui ne peut tou-
 jours suivre la rapidité de l'exécution.
 La position de nos notes , continua-t-il ,
 se peint à l'œil sans le concours de cette
 opération. Si deux notes , l'une très-
 haute , l'autre très-basse , sont jointes
 par une tirade de notes intermédiaires

je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints ; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade , il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre ; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique , & j'en convins à l'instant : quoiqu'elle fût simple & frappante , il n'y a qu'une grande pratique de l'art , qui puisse la suggérer , & il n'est pas étonnant qu'elle ne fût venue à aucun académicien ; mais il est que tous ces grands savans , qui savent tant de choses , sachent si peu , que chacun ne devrait juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires & à d'autres académiciens , me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature , & par-là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant à présent , con-

centré dans mon système de musique, je m'obstinai à vouloir par là faire une révolution dans cet art, & parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux arts se joint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inextinguible, à refondre, dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit ; vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débauchés, & qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le pere, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilège que je payai seul. Tant fut opéré par le d^r Quillau, que j'en fus pour mon privilège, & n'ai tiré jamais un liard de cette

édition

To

édition , qui vraisemblablement eut un débit médiocre , quoique l'abbé Desfontaines m'eût promis de la faire aller , & que les autres journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon système , étoit la crainte que , s'il n'étoit pas admis , on ne perdit le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela , que la pratique de ma note rendoit les idées si claires , que pour apprendre la musique par les caracteres ordinaires , on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience , j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Américaine appelée Mlle. Defroulins , dont M. Roguin m'avoit procuré la connoissance ; en trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût , & même de chanter à livre ouvert , mieux que moi-même , toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant , mais ignoré. Un autre en auroit

26 LES CONFESIONS.

rempli les journaux ; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles , je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héros fut encore cassée ; mais cette seconde fois j'avois trente ans , & je me trouvois sur le pavé de Paris , où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité , n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens aussi grands qu'inutiles ; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir , je me livrai tranquillement à ma paresse & aux soins de la Providence ; & pour lui donner le temps de faire son œuvre , je me mis à manger sans me presser , quelques louis qui me restoient encore , réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs , sans la retrancher , n'allant plus au café que deux jours l'un , & au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles , je n'eus aucune réforme à y

faire, n'ayant de ma vie mis un fol à cet usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrais à cette vie indolente & solitaire, que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie & une des bisarries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi, étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer; & la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les académiciens & autres gens de lettres, avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, & il eut la complaisance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à peu près de mon âge. Il aimoit la musique; il en favoit la théorie; nous en parlions

ensemble ; il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous , des liaisons plus intimes , qui ont duré quinze ans , & qui probablement dureroient encore , si malheureusement & bien par sa faute , je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poètes , que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg , un Virgile ou un Rousseau dans ma poche , & là jusqu'à l'heure du dîner je remémorois tantôt une ode sacrée & tantôt une bucolique , sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour , je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappellois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse , les Athéniens captifs gagnoient leur vie à réciter les poèmes d'Homere. Le parti que je

tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs, auxquels je consacrais régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là, connoissance avec M. de Légal, avec un M. Hussion, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous; & c'en étoit assez, selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même maniere de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose, est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi : je ferai recherché ; les occasions se présenteront, & mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le fo-

phisme de ma raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands & rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma paresse, & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent, & je crois que je serois arrivé au dernier sol sans m'en émonvoir davantage, si le P. Castel, que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Castel étoit fou, mais bon homme au demeurant : il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les musiciens, me dit-il, puisque les savans ne chantent pas à votre unisson, changez de corde, & voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté là. J'ai parlé de vous à Mad. de B..... ; allez la voir de ma part. C'est une bonne femme, qui verra avec plaisir un pays de son fils & de son mari. Vous verrez chez elle Mad. de B.....

sa fille , qui est une femme d'esprit. Mad. D... n en est une autre , à qui j'ai aussi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage ; elle a envie de vous voir , & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes , dont les sages sont les asymptotes ; ils s'en approchent sans cesse , mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées , je pris enfin courage , & j'allai voir Mad. de B.....1. Elle me reçut avec bonté : Mad. de B.....e étant entrée dans sa chambre , elle lui dit : ma fille , voilà M. Rousseau , dont le P. Castel nous a parlé. Mad. de B.....e me fit compliment sur mon ouvrage , & me menant à son clavessin , me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure , je voulus m'en aller. Mad. de B.....1 me dit : vous êtes bien loin de votre quartier , restez ; vous dînez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart d'heure

après , je compris par quelques mots , que le dîner auquel elle m'invitoit , étoit celui de son office. Mad. de B 1 étoit une très-bonne femme , mais bornée , & trop pleine de son illustre noblesse Polonoise ; elle avoit peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage , qui , quoique très-simple , étoit fort propre & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit , je dis à Mad. de B qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire , me rappelloit dans mon quartier ; & je voulus partir. Mad de B s'approcha de sa mere , & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mad. de B 1 se leva pour me retenir , & me dit : je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot.

& je restai. D'ailleurs la bonté de Mad. de B. e m'avoit touché & me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, & j'espérai qu'en me connoissant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de L., n, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit, ainsi que Mad. de B. e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi griller pour le pauvre Jean-Jaques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, & je me tus. Heureux, si j'eusse été toujours aussi sage! Je ne serois pas dans l'abyme où je suis aujourd'hui.

J'étois désolé de ma lourdisse, & de ne pouvoir justifier aux yeux de Mad. de B. e ce qu'elle avoit fait en ma faveur. Après le dîner, je m'avisai de une ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers, écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau

34 LES CONFESIONS.

ne manquoit pas de chaleur ; j'en mis dans la façon de le réciter , & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité , soit vérité dans mes interprétations , je crû voir que les regards de Mad. de B..... disoient à sa mere : hé bien , maman , avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros ; mais après m'être ainsi vengé , je fus content. Mad. de B..... e poussant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi , crut que j'allois faire sensation dans Paris , & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider ma inexpérience , elle me donna les *Confessions du comte de ****. Ce livre , dit-elle , est un mentor dont vous aurez besoin dans le monde. Vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnaissance pour la main dont il venoit , mais en riant souvent de la

(*)
faitem
retour
mes C
amais
été, q

nion que paroïssoit avoir cette dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage, je desirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très-bien : c'est le seul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres. (*)

Dès lors j'osai compter que Mad. la baronne de B.....l & Mad. la marquise de B.....e prenant intérêt à moi, ne me laisseroient pas long-temps sans ressource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mad. D...n, qui a eu de plus longues suites.

Mad. D...n étoit, comme on fait, fille de S.....l B.....d & de Mad. F.....e. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeller les trois graces. Mad. de la T.....e, qui fit une escapade en

(*) Je l'ai cru si long-temps & si parfaitement, que c'est à lui que depuis mon retour à Paris, je confiâ le manuscrit de mes Confessions. Le d'fiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fausseté, qu'après en avoir été la victime.

36 LES CONFESSIONS.

Angleterre avec le duc de K.....
 Mad. d'A...y, la maîtresse, & bien
 plus, l'amie, l'unique & sincère amie de
 M. le P....e de C...i; femme admi-
 rable, autant par la douceur, par la
 bonté de son charmant caractère, que
 par l'agrément de son esprit, & par l'in-
 altérable gaieté de son humeur. Enfin
 Mad. D...n, la plus belle des trois
 & la seule à qui l'on n'ait point reproché
 d'écart dans sa conduite. Elle fut le prin-
 cipal de l'hospitalité de M. D...n, à qui
 sa mère la donna avec une place de ser-
 vier-général & une fortune immense
 en reconnaissance du bon accueil qu'il
 lui avoit fait dans sa province. Elle étoit
 encore, quand je la vis pour la première
 fois, une des plus belles femmes de Paris.
 Elle me reçut à sa toilette. Elle avoit les
 bras nus, les cheveux épars, son peigne
 noir mal arrangé. Cet abord m'étoit
 très-nouveau; ma pauvre tête n'y trouva
 pas : je me trouble, je m'égare, & bientôt
 me voilà épris de Mad. D...n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle ; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur , me parla de mon projet en personne instruite , chanta , s'accompagna du clavecin , me retint à dîner , me fit mettre à table à côté d'elle ; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou , je le devins. Elle me permit de la venir voir ; j'usai , j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours , j'y dînois deux ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler ; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune ; je ne voulois pas , dans ma situation , risquer de me la fermer. Mad. D. . . n , toute aimable qu'elle étoit , étoit sérieuse & froide ; je ne pouvois rien dans ses manières d'assez gaucant pour m'enhardir. Sa maison , aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris , rassembloit des sociétés aux-

quelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat : les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que des ducs, ambassadeurs, cordons bleus. Mad. la princesse de Rohan, Mad. la comtesse de Forcalquier, Mad. de Mirepoix, Mad. de Brignolé, milady Hervey pouvoient passer pour ses amies. M. de Fontenelle, l'abbé de S. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de son cercle & de ses dîners. Si son maintien réservé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, sa société, d'autant mieux composée, n'en étoit que plus imposante, & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler : mais ne pouvant plus me taire j'osai écrire. Elle garda deux jours ma lettre, sans m'en parler. Le troisieme

elle me la rendit , m'adressant ver-
balement quelques mots d'exhortation ,
d'un ton froid qui me glaça. Je voulus
parler , la parole expira sur mes levres :
ma subite passion s'éteignit avec l'espé-
rance , & après une déclaration dans les
formes , je continuai de vivre avec elle
comme auparavant , sans plus lui parler
rien , même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée ; je me trom-
pai. M. de F. 1, fils de M. D. . . n
beau-fils de Madame , étoit à peu près
de son âge & du mien. Il avoit de l'es-
prit , de la figure ; il pouvoit avoir des
ambitions ; on disoit qu'il en avoit
après d'elle , uniquement peut-être
parce qu'elle lui avoit donné une femme
bien laide , bien douce ; & qu'elle vivoit
parfaitement bien avec tous les deux.
M. de F. 1 aimoit & cultivoit les
sciences. La musique , qu'il savoit fort
bien , fut entre nous un moyen de liai-
son. Je le vis beaucoup ; je m'attachois à
lui : tout d'un coup il me fit entendre que

40 LES CONFESIONS.

Mad. D...n trouvoit mes visites très fréquentes, & me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre ; mais huit ou dix jours après & sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mad. de F..... J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, par un autre caprice imprévu, Mad. D...n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Mad. D...n pouvoit seul me rendre souffrable ; car le pauvre C..... avoit dès lors cette mauvaise tête qui failli déshonorer sa famille, & qui l'a fait mourir dans l'isle de Bourbon. Pendant que je fus auprès de lui, je l'empêchai

faire du mal à lui-même ou à d'autres , & voilà tout : encore ne fut-ce pas une médiocre peine ; & je ne m'en ferois pas chargé huit autres jours de plus , quand Mad. D... n se feroit donnée à moi pour récompense.

M. de F..... l me prenoit en amitié , je travaillois avec lui ; nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui , je quittai mon hôtel S. Quentin , & vins me loger au jeu de paume de la rue Verdelet , qui donne dans la rue Plâtrière , où logeoit M. D... n. Là , par la suite d'un rhume négligé , je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires , des pleurésies , & sur-tout des esquinancies , auxquelles j'étois très-sujet , dont je ne tiens pas ici le registre , & qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence , j'eus le temps de réfléchir

42 LES CONFESIONS.

sur mon état , & de déplorer ma timidité , ma foiblesse & mon indolence qui , malgré le feu dont je me sentoís embrasé , me laissoit languir dans l'oïseté d'esprit , toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade , j'étois allé à un opéra de Royer , qu'on donnoit alors & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres , qui m'a toujours fait défier des miens , je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible , sans chaleur , sans invention. J'osois quelquefois me dire , il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra , & l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entreprise , m'en rebutoient à l'instant même , & me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs , où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles , & prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de musique & d'opéra me revinrent durant ma maladie.

& dans le transport de ma fièvre, je composois des chants, des duos, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. O si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son délire !

Ces sujets de musique & d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser, & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi seul un opéra, paroles & musique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'essai. J'avois fait à Chambéry un opéra-tragédie, intitulé : *Iphis & Anaxarque*, que j'avois eu le bon sens de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé : *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, & à d'autres,

44 LES CONFESSIONS.

j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue & du premier acte, & que David m'eût dit en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buënoncini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'œuvre, je donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique; & prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra, *les Muses galantes*. Mon premier acte en genre de musique forte étoit le Tasse; le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide; & le troisieme, intitulé *Anacréon*, devoit respirer la gaieté du dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la premiere fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir, près d'entrer à l'opéra, me

sentant tourmenté , maîtrisé par mes idées , je remets mon argent dans ma poche , je cours m'enfermer chez moi , je me mets au lit , après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer , & là , me livrant à tout l'œstre poétique & musical , je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car j'étois le Tasse pour lors) & mes nobles & fiers sentimens vis - à - vis de son injuste frere , me donnerent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princesse elle-même. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait ; mais ce peu presque effacé par la lassitude & le sommeil , ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne pouffai pas fort loin ce travail , en ayant été détourné

par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison D... n, Mad. de B.....l & Mad. de B.....e, que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M..... capitaine aux Gardes, venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un ambassadeur de la façon de Barjac, auquel il faisoit assidument fa cour. Son frere le chevalier de M..... gentilhomme de la manche de Mgr. le Dauphin, étoit de la connoissance de ces deux dames, & de celle de l'abbé Alary, de l'académie françoise, que je voyois aussi quelquefois. Mde. de B.....e sachant que l'ambassadeur cherchoit un secretaire, me proposa. Nous entrâmes en pour-parler. Je demandois cinquante louis d'appointement; ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles, & que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de

F.....l, qui faisoit ses efforts pour me retenir, l'emporta. Je restai, & M. de M..... partit, emmenant un autre secretaire appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillerent. Fallau voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta là. Et M. de M..... n'ayant qu'un jeune abbé, appelé M. de B...s, qui écrivoit sous le secretaire & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frere, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secretaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage, & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du Mont - Cenis pour voir en passant ma pauvre maman. Mais je descendis le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre & par

raison d'économie , que pour prendre un passe - port de M. de Mirapoix qui commandoit alors en Provence , & à qui j'étois adressé. M. de M. ne pouvant se passer de moi , m'écrivoit lettres sur lettres pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Messine. La flotte Angloise y avoit mouillé , & visita la felouque sur laquelle j'étois. Cela nous assujettit en arrivant à Gênes , après une longue & pénible traversée , à une quarantaine de vingt-un jours. On donna le choix aux passagers de la faire à bord , ou au lazaret , dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs , parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur , l'espace étroit , l'impossibilité d'y marcher , la vermine , me firent préférer le lazaret , à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages , absolument nu , où je ne trouva

ni fenêtre, ni table, ni lit, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi de grosses portes à grosses ferrures, & je restai là, maître de me promener à mon aise, de chambre en chambre & d'étage en étage, trouvant par-tout la même solitude & la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours, comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand, à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'aménagement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes & de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture

de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siege d'une malle posée à plat, & une table de l'autre posée de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en maniere de bibliotheque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai si bien, qu'à l'exception des rideaux & des fenêtrés, j'étois presque aussi commodément à ce lazaret absolument nu, qu'à mon jeu de paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, les escortoient; l'escalier étoit ma salle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siege; & quand mon dîner étoit servi, l'on sonnoit en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table. Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetiere des protestans, qu

me servoit de tour; ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port, & d'où je pouvois voir entrer & sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, & j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brûlée, n'eût fait abrégier mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, & je me trouvais mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont son secrétaire étoit un bon garçon, qui me mena, tant à Gènes qu'à la campagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, & je liai avec lui connoissance & correspondance, que nous entretenîmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, & j'arrivai enfin à Venise, impatientement attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches , tant de la cour que des autres ambassadeurs , dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré , quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau , ni vu de ma vie un chiffré de ministre , je craignis d'abord d'être embarrassé ; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple , & en moins de huit jours , j'eus déchiffré le tout , qui assurément n'en valoit pas la peine ; car outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive , ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée , ne sachant ni dicter , ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile ; il le sentoit & me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de F.....y , son prédécesseur , dont la tête s'étoit dérangée , le consul de France , appelé M. le Blond , étoit resté chargé des affaires de l'ambassade ; & depuis l'arrivée de M.

Re M..... il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M....., jaloux qu'un autre fit son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul; & sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade, pour me les donner. Elles étoient inféparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat & à son conférant; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui qu'un consul, ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, & empêcha ses gentilshommes, qui étoient Italiens ainsi que ses pages & la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit attachée, pour maintenir son droit de liste, c'est-à-dire, la franchise de son quartier,

54 LES CONFESSIONS.

contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre , & auxquelles ses officiers Vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits , quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont S. E. n'auroit pas dédaigné sa part.

Elle osa même la réclamer sur les droits du secretaire , qu'on appelloit la chancellerie. On étoit en guerre ; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secretaire , qui l'expédioit & le contre-signoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin , tant des François que des étrangers. Je trouvai cet usage injuste , & sans être François je l'abrogeai pour les François : mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre , que le marquis Scotti , frere du favori de la reine d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin , je le lui fis demander ; hardiesse que le

indictif Italien n'oublia pas. Dès qu'on
ut la réforme que j'avois faite dans la
axe des passe-ports, il ne se présenta plus
our en avoir, que des foules de prétendus
rançois, qui dans des baragouins abomi-
ables se disoient, l'un Provençal, l'au-
re Picard, l'autre Bourguignon. Comme
ai l'oreille assez fine, je n'en fus guere
la dupe, & je doute qu'un seul Italien
ait soufflé mon sequin, & qu'un seul
rançois l'ait payé. J'eus la bêtise de dire
M. M. qui ne favoit rien de
ien, ce que j'avois fait. Ce mot de se-
quin lui fit ouvrir les oreilles; & sans me
ire son avis sur la suppression de ceux
les François, il prétendit que j'entrasse
n compte avec lui sur les autres, me
romettant des avantages équivalens.
lus indigné de cette bassesse qu'affecté
ar mon propre intérêt, je rejetai hau-
ment la proposition; il insista, je m'é-
hauffai. Non, monsieur, lui dis-je
ès-vivement; que Votre Excellence
arde ce qui est à elle, & me laisse ce

56 LES CONFESIONS.

qui est à moi ; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie , il en prit une autre , & n'eut pas honte de me dire que , puisque j'avois des profits à sa chancellerie , il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article , & depuis lors j'ai fourni de mon argent encre , papier , cire , bougie , rompreille , jusqu'au sceau que je fis refaire sans qu'il m'en ait remboursé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de B . . . s , bon garçon , & bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il étoit complaisant envers moi , j'en étois pas moins honnête envers lui , nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne , je la trouvai moins embarrassante que je n'avois cru pour un homme sans expérience , au lieu d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage , & dont , pour surcroît , l'ignorance & l'entêtement contrarioient en

ne à plaire tout ce que le bon sens & quelques lumières m'inspiroient de bien pour son service & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable, fut de se lier avec le marquis de M...i, ambassadeur d'Espagne, homme adroit & fin, qui eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseilloit d'ordinaire assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes, & même les recrues, sous prétexte de désertion. M. de M..... qui, je crois, vouloit être utile à la république, ne manquoit pas non plus, malgré mes représentations, de ne faire assurer dans toutes ses dépêches, qu'elle n'enfreindroit jamais la neutra-

lité. L'entêtement & la stupidité de ce
 pauvre homme me faisoient écrire & faire
 à tout moment, des extravagances dont
 j'étois bien forcé d'être l'agent, puisqu'il
 le vouloit, mais qui me rendoient quel-
 quefois mon métier insupportable &
 même presque impraticable. Il vouloit
 absolument, par exemple, que la plus
 grande partie de sa dépêche au roi & de
 celle au ministre fût en chiffres, quoique
 l'une & l'autre ne contînt absolument
 rien qui demandât cette précaution. Je
 lui représentai qu'entre le vendredi qu'ar-
 rivoient les dépêches de la cour, & le
 samedi que partoient les nôtres, il n'y
 avoit pas assez de temps pour l'employ
 à tant de chiffres, & à la forte cor-
 pondance dont j'étois chargé pour le
 même courier. Il trouva à cela un ex-
 pédient admirable; ce fut de faire de-
 le jeudi la réponse aux dépêches qui de-
 voient arriver le lendemain. Cette idée
 lui parut même si heureusement trouvée
 quoi que je pusse lui dire sur l'impossibi-

ité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il
fallut passer par là ; & tout le temps
que j'ai demeuré chez lui , après avoir
eu note de quelques mots qu'il me disoit
dans la semaine à la volée , & de quelques
nouvelles triviales que j'allois écuman-
ter-ci par-là , muni de ces uniques maté-
riaux , je ne manquois jamais le jeudi ma-
tin de lui porter le brouillon des dépêches
qui devoient partir le samedi , sauf quel-
ques additions ou corrections , que je
faisois à la hâte , sur celles qui devoient
venir le vendredi , & auxquelles les nôtres
renvoient de réponses. Il avoit un autre tic
très plaissant , & qui donnoit à sa corres-
pondance un ridicule difficile à imaginer :
il étoit de renvoyer chaque nouvelle à
sa source , au lieu de lui faire suivre son
cours. Il marquoit à M. Amelot les nou-
velles de la cour , à M. de Maurepas
celles de Paris , à M. d'Havrincourt celles
de Suède , à M. de la Chetardie celles
de Pétersbourg , & quelquefois à chacun
celles qui venoient de lui-même , & que

50 LES CONFÉSSIONS.

j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à signer, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & signoit celles des autres ambassadeurs sans les lire, cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles; heureux encore quand il ne s'avisait pas d'y larder in-promptu quelques lignes de son estoc, qui me faisoient de retourner transcrire en habillant toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre; sans quoi, il ne l'auroit pas signée. Je fus tenté vingt fois, pour l'amour de sa gloire, de chasser autre chose que ce qu'il avoit dit; mais sentant que rien ne pouvoit autoriser une pareille infidélité, je le laissai déliner à ses risques, content de lui pa-

ler avec franchise , & de remplir aux
miens , mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une
droiture , un zele & un courage qui mé-
ritoient de sa part une autre récompense
que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit
temps que je fusse une fois ce que le ciel
qui m'avoit doué d'un heureux naturel ,
ce que l'éducation que j'avois reçue de
la meilleure des femmes , ce que celle
que je m'étois donnée à moi-même , m'a-
voit fait être , & je le fus. Livré à moi
seul , sans ami , sans conseil , sans expé-
rience , en pays étranger ; servant une
nation étrangere , au milieu d'une foule
de frippons qui , pour leur intérêt & pour
écarter le scandale du bon exemple , m'ex-
citoient à les imiter ; loin d'en rien faire ,
je servis bien la France à qui je ne de-
vois rien , & mieux l'ambassadeur , comme
il étoit juste , en tout ce qui dépendit
de moi. Irréprochable dans un poste assez
en vue , je méritai , j'obtins l'estime de la
république , celle de tous les ambassadeurs

avec qui nous étions en correspondance , & l'affection de tous les François établis à Venise , sans en excepter le consul même , que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues , & qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de M..... livré sans réserve au marquis M...i , qui n'entroit pas dans le détail de ses devoirs , les négligeoit à tel point que sans moi , les François qui étoient à Venise ne se feroient pas apperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre lorsqu'ils avoient besoin de sa protection , ils se rebuterent , & l'on n'en voyoit plus aucun , ni à sa suite , ni à sa table , où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi , tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir per-

bonne en place , à cause de la mienne , j'étois forcé de recourir souvent au consul ; & le consul établi dans le pays , où il avoit sa famille , avoit des ménagemens à garder , qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois cependant , le voyant mollir & n'oser parler , je m'aventurois à des démarches hasardeuses , dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guere que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris , ont dû Coralline & sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronese , leur pere , s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne ; & après avoir reçu deux mille francs pour son voyage , au lieu de partir , il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de S. Luc , (*) où Coralline , tout enfant

(*) Je suis en doute si ce n'étoit point S. Samuel. Les noms propres m'échappent absolument.

64 LES CONFESSIONS.

qu'elle étoit encore , attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gefvres , comme premier gentilhomme de la chambre , écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le pere & la fille. M. de M. me donnant la lettre , me dit pour toute instruction , *voyez cela*. J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de S. Luc , & qui étoit , je crois , un Zustinian , afin qu'il renvoyât Véronese qui étoit engagé au service du roi. Le Blond , qui ne se soucioit pas trop de la commission , la fit mal. Zustinian battit la campagne , & Véronese ne fut point renvoyé. J'étois piqué. L'on étoit en carnaval : ayant pris la bahute & le masque , je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur , furent frappés : Venise n'avoit jamais vu pareille chose. J'entre ; je me fais annoncer sous le nom d'*una fiera Maschera*. Si-tôt que je fus introduit , jôte mon masque & je me nomme. Le

sénateur pâlit, & resta stupéfait. Monsieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite; mais vous avez à votre théâtre de S. Luc, un homme nommé Véronese, qui est engagé au service du roi, & qu'on vous a fait demander inutilement: je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti, que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui laverent la tête. Véronese fut congédié le jour même. Je lui fis dire que, s'il ne partoît dans la huitaine, je le ferois arrêter; & il partit.

Dans une autre occasion, je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, & presque sans le concours de personne. Il s'appelloit le capitaine Olivet de Marseille; j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république: il y avoit eu des voies de fait, & le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec

une telle sévérité que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni en sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener; il fut au consul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce, & qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne sachant plus que faire, il revint à moi. Je représentai à M. de M. qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat. Je ne me rappelle pas s'il y consentit & si je présentai le mémoire; mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérerai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même assez de peine à faire consentir M. de M. à passer cet article. Je savois que nos dépêches, sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette : infidélité dont j'avois inutilement voulu

porter l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur, & les engager à délivrer le vaisseau ; car s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus ; je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur : tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au sénat ! Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, & j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix & successivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes questions de manière à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien ; il n'y voulut jamais consentir, ne dit pas un seul mot, & voulut à peine

signer le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie , eut cependant un heureux succès , & le vaisseau fut délivré long-temps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis , en lui frappant sur l'épaule : capitaine Olivet , crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe - port qu'il trouve établi , soit homme à leur vendre la protection du roi ? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîner que j'acceptai , & où je menai le secrétaire d'ambassade d'Espagne , nommé Carrio , homme d'esprit & très-aimable , qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris & chargé des affaires , avec lequel je m'étois intimement lié , à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux , si lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement tout le bien que je pouvois faire , j'avois su mettre assez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails , pour n'en pas être la dupe & servir les autres à mes dépens. Mais

dans des places comme celle que j'occupois , où les moindres fautes ne font point sans conséquence , j'épuisois toute mon attention pour n'en point faire contre mon service ; je fus jusqu'à la fin , du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant , & dont les commis de M. Amelot se plainquirent une fois , ni l'ambassadeur , ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions ; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent & aussi étourdi que moi : mais je manquois parfois de mémoire & de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois , & l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice , de mon propre mouvement , avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait , qui se rapporte à mon départ de Venise , & dont j'ai senti le contre-coup dans la fuite à Paris.

Notre cuisinier, appelé Rousselot, avoit apporté de France, un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble Vénitien appelé Z. o N. . i, pour fournitures de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, en me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles Vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils consomment en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute & finit par tout abandonner, ou s'accorder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z. o; celui-ci convint du billet, non du paiement. A force de batailler, il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouverent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur,

& ma sortie de chez lui. Je laissai les
 papiers de l'ambassade dans le plus grand
 ordre, mais le billet de Rousselot ne se
 trouva point. M. le Blond m'assura me
 l'avoir rendu ; je le connoissois trop hon-
 nête homme pour en douter, mais il me
 fut impossible de me rappeler ce qu'étoit
 devenu ce billet. Comme Z. . . . o avoit
 avoué la dette, je priai M. le Blond de
 chercher de tirer les trois sequins sur un
 reçu, ou de l'engager à renouveler le
 billet par duplicata. Z. . . . o sachant
 le billet perdu, ne voulut faire ni l'un
 ni l'autre. J'offris à Rousselot les trois
 sequins de ma bourse, pour l'acquit du
 billet. Il les refusa, & me dit que je m'ac-
 commoderois à Paris avec le créancier,
 dont il me donna l'adresse. Le petruquier
 sachant ce qui s'étoit passé, voulut son
 billet ou son argent en entier. Que n'au-
 ris-je point donné, dans mon indigna-
 tion, pour retrouver ce maudit billet ?
 Je payai les deux cents francs, & cela
 fut ma plus grande détresse. Voilà com-

72 LES CONFESSIONS.

ment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entière, tandis que si, malheureusement pour lui, ce billet se fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par Son Excellence Z.....o N...i.

Le talent que je me crus sentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, & hors la société de mon ami de Carri, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place S. Marc, du spectacle, & de quelques visites que nous faisions presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible sur-tout avec l'aide de l'abbé de B., comme la correspondance étoit très-étendue & qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courrier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrais le reste du temps à l'étude.

du
leq
mo
ge
avo
con
qui
qui
la f
ce
mê
Les
qui
faiso
des
& qu
un ef
tout
qu'il
la pe
Il p
même
il ne p
travai
Ton

du métier que je commençois , & dans lequel je comptois bien , par le succès de mon début , être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avoit qu'une voix sur mon compte , à commencer par celle de l'ambassadeur , qui se louoit hautement de mon service , qui ne s'en est jamais plaint , & dont toute la fureur ne vint dans la suite , que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même , je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs & ministres du roi , avec qui nous étions en correspondance , lui faisoient sur le mérite de son secrétaire , des complimens qui devoient le flatter , & qui dans sa mauvaise tête produisoient un effet tout contraire. Il en reçut un surtout , dans une circonstance essentielle , qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner , que le samedi même , jour de presque tous les couriers , il ne pouvoit attendre pour sortir , que le travail fût achevé ; & me talonnant sans

74 LES CONFESIONS.

cesse pour expédier les dépêches du roi
 & des ministres , il les signoit en hâte ,
 & puis couroit je ne fais où , laissant la
 plupart des autres lettres sans signature :
 ce qui me forçoit , quand ce n'étoient que
 des nouvelles , de les tourner en bulle-
 tins ; mais lorsqu'il s'agissoit d'affaires qui
 regardoient le service du roi , il falloit
 bien que quelqu'un signât , & je signois.
 J'en usai ainsi pour un avis important que
 nous venions de recevoir de M. Vincent ,
 chargé des affaires du roi à Vienne. C'é-
 toit dans le temps que le prince de Lob-
 kowitz marchoit à Naples , & que le
 comte de Gages fit cette mémorable re-
 traite , la plus belle manœuvre de guerre
 de tout le siècle , & dont l'Europe a trop
 peu parlé. L'avis portoit , qu'un homme
 dont M. Vincent nous envoyoit le signa-
 lement , partoît de Vienne & devoit passer
 à Venise , allant furtivement dans l'A-
 bruzze , chargé d'y faire soulever le peuple
 à l'approche des Autrichiens. En l'absence
 de M. le comte de M..... qui ne

s'intéressoit à rien , je fis passer à M. le marquis de l'Hôpital cet avis si à propos , que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jaques si bafoué , que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de l'Hôpital , en remerciant son collègue , comme il étoit juste , lui parla de son secrétaire & du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le comte de M. qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire , crut entrevoir dans ce compliment un reproche , & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de Castellane , ambassadeur à Constantinople , comme avec le marquis de l'Hôpital , quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les couriers que le sénat envoyoit de temps en temps à son bayle , on donnoit avis du départ de ces couriers à l'ambassadeur de France , pour qu'il pût écrire par cette

voie à son collègue, s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance : mais on faisoit si peu de cas de M. de M. qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier ; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de Castellane, en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes ; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville ; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître ; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos ; & il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger & de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit, de la part de l'ambassadeur, un légitime sujet de plainte ; mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avoit jamais mise sur un bon pied, se remplissoit de canaille; les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'ascendant; & même parmi eux, les bons serviteurs attachés depuis long-temps à l'ambassade, furent tous mal-honnêtement chassés, entr'autres son premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de F..... y, & qu'on appelloit, je crois, le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de M..... étoit un bandit de Mantoue, appelé Dominique Vitali, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, & qui, à force de patelinage & de basse lésine, obtint sa confiance & devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, & du secrétaire qui étoit à leur tête. L'œil integre d'un honnête homme est toujours inquietant pour les frippons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine; mais cette haine avoit une autre cause encore, qui la rendit bien plus

cruelle. Il faut dire cette cause , afin qu'on me condamne , si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner, il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour là ; je choisissois après lui, & les gentilshommes dispoient des autres loges. Je prenois en sortant, la clef de la loge que j'avois choisie. Un jour Vitali n'étant pas là , je chargeai le valet-de-pied qui me servoit, de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré , que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point. Demain, monfieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure, dans la maison où j'ai reçu l'affront, & devant les gens qui en ont été les témoins ; ou après - demain, quoi qu'il arrive, je vous déclare que vous ou

moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en imposa. Il vint au lieu & à l'heure, me faire des excuses publiques, avec une bassesse digne de lui : mais il prit à loisir ses mesures ; & tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à l'italienne, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître ; mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues. Il me connoissoit bon & doux à l'excès pour supporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choses convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens - dessus - dessous ; il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de regle, de subordination, de propreté, d'ordre.

Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère, pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre, un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à S. E. à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la Croix de Malte; & ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison, souffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne soupoit pas, nous avions le soir, les gentilshommes & moi, une table particulière, où mangeoient aussi l'abbé de B... s & les pages. Dans la plus vilaine gargote on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle

bien
fourc
qui f
ma g
d'amb
une,
la liv
sénat.
au-de
Tous
toient
cause
bien q
étions
tous le
disois
gnois
reste,
excité
chaque
Forcé
tenir a
venabl
arrach

bien noire , des affiettes d'étain , des fourchettes de fer. Passe encore pour ce qui se faisoit en secret ; mais on m'ôta ma gondole : seul de tous les secretaires d'ambassadeur , j'étois forcé d'en louer une , ou d'aller à pied , & je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au sénat. D'ailleurs rien de ce qui se passoit au - dedans , n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. Dominique , la seule cause de tout , crioit le plus haut , sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités , m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison , je ne disois rien au - dehors ; mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur , & du reste , & de lui-même , qui secrètement excité par son ame damnée , me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair avec mes confreres , & convenablement à mon poste , je ne pouvois arracher un sol de mes appointemens ;

& quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime & de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout - à - fait la tête à leur maître qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage continuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un palazzo le double de sa valeur, dont ils partagerent le surplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incrustés en mosaïque, & garnis de colonnes & de pilastres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M. fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartemens sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages, & la canne à ses valets-de-pied. Voilà quel étoit

l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servois fidèlement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine: mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La première marque que je reçus de sa mauvaise volonté, fut à l'occasion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modene & à sa famille, qui étoient alors à Venise, & dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modene exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendrait, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, dit-il avec emportement, mon secrétaire,

94 LES CONFESSIONS.

qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas ? Oui, monsieur, lui repliquai - je ; le post-dont m'a honoré V. E. m'anoblit si bien tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, & suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que, le jour que vous ferez votre entrée publique, j'ai été appelé par l'étiquette, & par un usage immémorial, à vous y suivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de S. Marc & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modene. Quoique l'argument fût sans réplique, l'ambassadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de Modene n'étant point venu dîner chez moi.

Dès lors il ne cessa de me donner des défagrémens , de me faire des passe-droits , s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste , pour les transmettre à son cher Vitali ; & je suis sûr que , s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place , il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B. . . s pour écrire dans son cabinet ses lettres particulieres : il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet , dans laquelle , loin de lui faire aucune mention de moi , qui seul m'en étois mêlé , il m'ôtoit même l'honneur du verbal , dont il lui envoyoit un double , pour l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier & complaire à son favori , mais non pas se défaire de moi. Il sentoît qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau , qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secretaire qui fût l'italien , à cause des

réponses du sénat ; qui fît toutes les dépêches , toutes les affaires , sans qu'il se mêlât de rien ; qui joignît au mérite de bien servir , la bassesse d'être le complaisant de messieurs les faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter , en me tenant loin de mon pays & du sien , sans argent pour y retourner ; & il auroit réussi peut-être , s'il s'y fût pris modérément : mais Vitali qui avoit d'autres vues , & qui vouloit me forcer de prendre mon parti , en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines , que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services , au lieu de m'en savoir gré ; que je n'avois plus à espérer chez lui que désagréments au-dedans , injustice au-dehors , & que dans le décri général où il s'étoit mis , les mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir , je pris mon parti , & lui demandai mon congé , lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non , il

alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frere, & lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E. ajoutant que de maniere ou d'autre, il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-temps, & n'eus point de réponse. Je commençois d'être fort embarrassé ; mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frere. Il falloit qu'elle fût vive ; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu. Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeller ses gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusques là j'avois été fort tranquille ; mais à cette menace, la co-

lere & l'indignation me transporterent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, & après avoir tiré le bouton qui la fermoit en - dedans : non pas , M. le comte , lui dis - je en revenant à lui d'un pas grave ; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire ; trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action , mon air le calmerent à l'instant même : la surprise & l'effroi se marquerent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie , je lui fis mes adieux en peu de mots ; puis sans attendre sa réponse , j'allai rouvrir la porte , je sortis & passai posément dans l'anti - chambre , au milieu de ses gens , qui se leverent à l'ordinaire , & qui , je crois , m'auroient plutôt prêté main - forte contre lui , qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi , je descendis l'escalier tout de suite , & sortis sur - le - champ du palais , pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il en fut peu surpris ; il connoissoit l'homme. Il me retint à

dîner. Ce dîner , quoiqu'in-promptu , fut brillant. Tous les François de considération qui étoient à Venise , s'y trouvaient ; l'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit , il n'y eut qu'un cri , qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte , ne m'avoit pas donné un sol ; & réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi , j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. le Blond , autant dans celle de M. de S. Cyr , avec lequel , après lui , j'avois le plus de liaison. Je remerciai tous les autres ; & en attendant mon départ , j'allai loger chez le chancelier du consulat , pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur. Celui-ci , furieux de me voir fêté dans mon infortune , & lui délaissé , tout ambassadeur qu'il étoit , perdit tout-à-fait

la tête & se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter. Sur l'avis que m'en donna l'abbé de B. . . s, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le sur - lendemain, comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite ; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, & me fit dire par le consul, que je pouvois rester à Venise aussi longtemps qu'il me plairoit, sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis ; j'allai prendre congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très - bien, & du comte de Finochietti, ministre de Naples, que je ne trouvais pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un mar-

ehand nommé Morandi , que Carrio se chargea de payer , & que je ne lui ai jamais rendus , quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps là : mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé , je les rembourfai très - exactement , sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise fans dire un mot des célèbres amusemens de cette ville , ou du moins de la très - petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse , combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge , ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise ; mais mes occupations , qui d'ailleurs m'en auroient empêché , rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettois. La premiere & la plus douce étoit la société des gens de mérite , MM. le Blond , de S. Cyr , Carrio , Altuna & un gentilhomme Forlan , dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom , & dont je ne me rappelle point sans émotion

l'aimable souvenir ; c'étoit , de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie , celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit & de connoissance , passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes , ou leurs amies , ou leurs maîtresses ; ces dernières presque toutes filles à talens , chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi , mais très-peu : les goûts vifs , les talens , les spectacles nous rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays là contre la musique italienne ; mais j'avois aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact , contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant les barcarolles , je trouvois que je n'avois pas

onï chanter jusqu'alors , & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra , qu'en-uyé de babiller , manger & jouer dans les loges , quand je n'aurois voulu qu'écouter , je me dérobois souvent à la compagnie , pour aller d'un autre côté. Là , tout seul , enfermé dans ma loge , je me livrois , malgré la longueur du spectacle , au plaisir d'en jouir à mon aise & jusqu'à la fin. Un jour , au théâtre de S. Chrifostome , je m'endormis , & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie & les chants angéliques de celui qui me réveilla ! Quel réveil , quel ravissement , quelle extase , quand j'ouvris au même instant les oreilles & les yeux ! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant , que je me rappelle encore & que je n'oublierai de ma vie , commençoit ainsi :

*Conservami la bella**Che si m'accende il cor.*

Je voulus avoir ce morceau : je l'eus, & je l'ai gardé long-temps ; mais il n'étoit par sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note , mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête , comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra , & qui n'a pas de semblable en Italie , ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien , & que la république dote ensuite , soit pour le mariage , soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles , la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* , on a durant les vêpres , des motets à grand chœur & en grand orchestre , composés & dirigés

par les plus grands maîtres de l'Italie ,
exécutés dans des tribunes grillées , uni-
quement par des filles dont la plus vieille
n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien
d'aussi voluptueux , d'aussi touchant que
cette musique : les richesses de l'art , le
goût exquis des chants , la beauté des
voix , la justesse de l'exécution , tout
dans ces délicieux concerts concourt à
produire une impression qui n'est assuré-
ment pas du bon costume , mais dont je
soute qu'aucun cœur d'homme soit à
abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions
ces vêpres aux *Mendicanti* , & nous
étions pas les seuls. L'église étoit tou-
jours pleine d'amateurs ; les acteurs
même de l'opéra venoient se former au
bon goût du chant sur ces excellens mo-
dèles. Ce qui me désoloit , étoit ces
maudites grilles , qui ne laissoient passer
que des sons , & me cachotent les anges
de beauté dont ils étoient dignes. Je ne
parlois d'autre chose. Un jour que j'en
parlois chez M. le Blond ; si vous êtes si

96 LES CONFESSIONS.

curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées, je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me présenta, l'une après l'autre, ces chanteuses célèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez Sophie... Elle étoit horrible. Venez Cattina... Elle étoit Borgne. Venez, Bettina... La petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de sa cruelle surprise. Deux ou trois cependant me parurent passables : elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois désolé. Durant le goûte, on les agaçait ; elles s'égayèrent. La laideur n'exclut pas les graces ; je leur en trouvai. Je me disois : on ne chante pas ainsi sans ame ; elles

ont. Enfin, ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de toutes ces laiderons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient, je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose, que ce n'est pas la peine de s'en faire faute, quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de S. Jean - Chrysostome m'en fit demander deux, que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, & qui furent

danfés par une petite Bettina , jolie & fur-tout aimable fille , entretenue par un Espagnol de nos amis , appelé Fagoaga , & chez laquelle nous allions passer la foirée assez souvent.

Mais , à propos de filles , ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient ; n'avez-vous rien , pourroit-on me dire , à confesser sur cet article ? Oui , j'ai quelque chose à dire , en effet , & je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques , & je n'avois pas à Venise autre chose à ma portée , l'entrée de la plupart des maisons du pays m'étant interdite à cause de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très - aimables , mais d'un difficile abord , & je considérois trop le pere & la mere pour penser même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune personne appelée Mlle. de Cataneo , fille

de l'agent du roi de Prusse : mais Carrio étoit amoureux d'elle ; il a même été question de mariage. Il étoit à son aise , & je n'avois rien ; il avoit cent louis d'appoin-temens , je n'avois que cent pistoles ; & outre que je ne voulois pas aller sur les brisées d'un ami , je favois que par-tout , & sur-tout à Venise avec une bourse aussi mal garnie , on ne doit pas se mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins ; & trop occupé pour sentir vivement ceux que le climat donne , je vécus près d'un an dans cette ville , aussi sage que j'avois fait à Paris ; & j'en suis reparti au bout de dix-huit mois , sans avoir approché du sexe que deux seules fois , par les singulieres occasions que je vais dire.

La premiere m^e fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali , quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table , des amusemens de Venise

Ces messieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous , vantant la gentillesse des courtisannes Vénitiennes , & disant qu'il n'y en avoit point au monde , qui les valussent. Dominique dit qu'il falloit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes ; qu'il vouloit m'y mener , & que j'en serois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante ; & le comte Peati , homme déjà vieux & vénérable , dit avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien , qu'il me croyoit trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention , ni la tentation ; & malgré cela , par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même , je finis par me laisser entraîner , contre mon goût , mon cœur , ma raison , ma volonté même , uniquement par foiblesse , par honte de marquer de la défiance , & comme on dit dans ce pays là , *per non parer troppo coglione*. La Padoana , chez qui

notus allâmes, étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle ; je fis venir des forbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller, en laissant sur la table un ducat ; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, & moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en revins au palais, si persuadé que j'étois poivré, que la première chose que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien, pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le mal-aise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir pas aisé-

ment être infecté ; & quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience , ma fanté de ce côté , n'ayant jamais reçu d'atteinte , m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire ; & si je tiens en effet cet avantage de la nature , je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure , quoiqu'avec une fille aussi , fut d'une espece bien différente , & quant à son origine , & quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord , & que j'y avois mené le secretaire d'Espagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie ; mais il n'y eut pas une amorce brûlée , ce qui me mortifia beaucoup , à cause de Carrio , que je vis en être un peu piqué ; & il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands , on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valaient certainement pas : d'ailleurs , je croyois avoir

mérité quelque distinction du capitaine.

Je ne pus me déguiser , parce que cela m'est toujours impossible ; & quoique le dîné fût très-bon , & qu'Olivet en fit très-bien les honneurs , je le commençai de mauvaise humeur , mangeant peu , & parlant encore moins.

A la première santé , du moins , j'attendois une salve : rien. Carrio qui me lisoit dans l'ame , rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné , je vois approcher une gondole. Ma foi , monsieur , me dit le capitaine , prenez garde à vous , voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire ; il répond en plaisantant. La gondole aborde , & j'en vois sortir une jeune personne éblouissante , fort coquettement mise & forteste , qui dans trois sauts fut dans la chambre ; & je la vis établie à côté de moi , avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive , une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'ita-

lien ; son accent seul eût suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant , tout en causant , elle me regarde , me fixe un moment ; puis s'écriant : bonne Vierge ! ah , mon cher Brémond , qu'il y a de temps que je ne t'ai vu ! se jette entre mes bras , colle sa bouche contre la mienne , & me ferre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu ; & quoi que la surprise fît d'abord quelque diversion , la volupté me gagna très-rapidement , au point que , malgré les spectateurs , il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même ; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit , elle mit plus de modération dans ses caresses , mais non dans sa vivacité ; & quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance , elle nous dit que je ressemblois , à s'y tromper , M. de Brémond , directeur des douanes de Toscane ; qu'elle avoit raffolé de ce M. de

Brémond ; qu'elle en raffoloit encore ;
qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit
si sotte ; qu'elle me prenoit à sa place ;
qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui
convenoit ; qu'il falloit , par la même
raison , que je l'aimasse tant que cela lui
conviendroit ; & que , quand elle me
trouveroit là , je prendrois patience ,
comme avoit fait son cher Brémond. Ce
qui fut dit fut fait. Elle prit possession
de moi comme d'un homme à elle , me
montra à garder ses gants , son éventail ,
son mouchoir , sa coëffe ; m'ordonnoit d'aller
à telle ou telle place , de faire ceci ou cela , & j'obéis-
sais. Elle me dit d'aller renvoyer sa gon-
dole , parce qu'elle vouloit se servir de
sa chaise longue , & j'y fus ; elle me dit de
quitter de ma place , & de prier Carrio de
venir me rejoindre , parce qu'elle avoit à lui
à dire , & je le fis. Ils causerent très-
long-temps ensemble & tous bas , je les
regardais faire. Elle m'appella , je revins.
Après tout , Zanetto , me dit-elle ; je ne
peux point être aimée à la françoise , &

même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîné, voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques, qu'elle nous laissa payer sans façon. Mais elle donna par-tout des tringuelles beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent & nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit sur ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistoles sur sa toilette. Ah! ah! dis-je en prenant un, voici une boîte à mouche de nouvelle fabrique; pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celle-là. Après quelques plaisanteries

le même ton , elle nous dit avec une naïve fierte , qui la rendoit encore plus charmante : quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point , je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent ; rien n'est plus juste : mais en endurant leurs caresses , je ne veux pas endurer leurs insultes , & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant , j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant , qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux , & que je ne m'amuserai pas à décrire , quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes & son tour de gorge étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise ; & l'effet en est si charmant , que je suis surpris que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avois point d'idée

des voluptés qui m'attendoient. J'ai par
de Mad. de L. e , dans les transports
que son souvenir me rend quelquefois
encore ; mais qu'elle étoit vieille , &
laide , & froide auprès de ma Zulietta
Ne tâchez pas d'imaginer les charmes &
les graces de cette fille enchanteresse
vous resteriez trop loin de la vérité. Les
jeunes vierges des cloîtres sont moins
fraîches , les beautés du ferrail sont moins
vives , les houris du paradis sont moins
piquantes. Jamais si douce jouissance ne
s'offrit au cœur & aux sens d'un mortel
Ah ! du moins , si je l'avois su goûter
pleine & entière un seul moment !
Je la goûtai , mais sans charme. J'en
énuouffai toutes les délices ; je les tuai
comme à plaisir. Non , la nature ne m'a
point fait pour jouir. Elle a mis dans ma
mauvaise tête , le poison de ce bonheur
irréfusable , dont elle a mis l'appétit dans
mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie , qui
peigne bien mon naturel , c'est celle que

je va
me r
livre
séanc
Qui
noître
trois
noître
J'en
tifann
mour
divini
mais c
on pu
me fit
dans
de ses
peur d
voulus
coup ,
roient
dans m
ent ,
sieds ,
Tom

je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriser ici la fausse bien-séance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous soyez, qui voulez connoître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent : vous allez connoître à plein J. J. Rousseau.

J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour & de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois jamais cru que, sans respect & sans estime, on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu, dans les premières familiarités, le prix de ses charmes & de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup, au lieu des flammes qui me dévoient, je sens un froid mortel courir dans mes veines ; les jambes me flageoient, & prêt à me trouver mal, je m'affaiblis, & je pleure comme un enfant.

110 LES CONFESIONS.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes , & ce qui me passoit par la tête en ce moment ? Je me disois : cet objet dont je dispose , est le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour ; l'esprit , le corps , tout en est parfait ; elle est aussi bonne & généreuse , qu'elle est aimable & belle. Les grands , les princes , devroient être ses esclaves ; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant , la voilà misérable coureuse , livrée au public ; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle ; elle vient se jeter à ma tête , à moi qu'elle fait qui n'ai rien , à moi dont le mérite , qu'elle ne peut connoître , est nul à ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe , fascine mes sens & me rend la dupe d'une indigne salope , ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore , détruise l'effet de ses charmes , & la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière , & il ne me vint pas même à l'esprit , que la v..... pût y avoir

part. La fraîcheur de ses chairs , l'éclat de son coloris , la blancheur de ses dents , la douceur de son haleine , l'air de propreté répandu sur toute sa personne , éloignoient de moi si parfaitement cette idée , qu'en doute encore sur mon état depuis la Padoana , je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle , & je suis très - persuadé qu'en cela , ma confiance ne me trompoit pas.

Ces réflexions si bien placées , m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta , pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau dans la circonstance , fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & passé devant son miroir , elle comprit , & mes yeux lui confirmèrent , que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir , & d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer sur cette gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche & la main d'un homme , je

XI2 LES CONFESIONS.

m'aperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne ; & persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour, que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espece de monstre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je poullai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, & dans son humeur folâtre, dit & fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser, & sans dire un seul mot, s'aller mettre à la fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle ; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après,

& se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid & dédaigneux : *Zanetto , lascia le donne , e studia la matematica.*

Avant de la quitter , je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous , qu'elle remit au troisieme jour , en ajoutant avec un sourire ironique , que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise , le cœur plein de ses charmes & de ses graces , sentant mon extravagance , me la reprochant , regrettant les momens si mal employés , qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie , attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte , & néanmoins inquiet encore , malgré que j'en eusse , de concilier les perfections de cette adorable fille , avec l'indignité de son état. Je courus , je volai chez elle à l'heure dite. Je ne fais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du moins , & je me faisois d'avance

114 LES CONFESIONS.

une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je favois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier , qu'en abordant j'envoyai chez elle , me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant , je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable , toute charmante qu'elle étoit à mes yeux , je pouvois me consoler de la perdre ; mais de quoi je n'ai pu me consoler , je l'avoue , c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise , ne m'ont fourni de plus à dire , qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres , il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour ; & comme nous étions inséparables , il me proposa l'arrangement , peu rare à Venise , d'en avoir une

à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mere cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émûrent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais cru italienne. On vit pour très-peu de chose à Venise: nous donnâmes quelque argent à la mere, & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenses: mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contents d'aller là passer les soirées, causer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée;

116 LES CONFESIONS.

tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes, est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzøletta , mais d'un attachement paternel , auquel les sens avoient si peu de part , qu'à mesure qu'il augmentoit , il m'auroit été moins possible de les y faire entrer ; & je sentoís que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile , comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentimens du bon Carrio prendre , à son insu , le même tour. Nous nous ménagions , sans y penser , des plaisirs non moins doux , mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée ; & je suis certain que , quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant , loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence , nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe , arrivée peu de temps après , ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre ; & je n'ai à me louer dans

cette affaire, que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier objet en sortant de chez M. de M. étoit de me retirer à Geneve, en attendant qu'un meilleur sort écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman ; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle, & la sottise qu'il fit d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil, chargé par intérim des affaires étrangères après la mort de M. Amelot. Je partis aussi-tôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Ossola ; je traversai le S. Plomb. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Geneve, M. de la Clofure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon pere : non qu'il ne m'en

coûtât extrêmement ; mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre , certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire Duvillard , ancien ami de mon pere , me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause ; & pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère , je pris une chaise , & nous fûmes ensemble à Nyon , descendre au cabaret. Duvillard s'en fut chercher mon pauvre pere , qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble ; & après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur , je retournai le lendemain matin à Geneve avec Duvillard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon ; mais j'y voulus passer pour vérifier une fripponnerie bien basse de M. de M. J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or , quelques paires de manchettes & six paires de bas de soie blancs ; rien de

plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse, ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire, qu'il voulut me donner en paiement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appelloit ballot, pesoit onze quintaux, & il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Rognin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon & de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M.....; & muni de ces pièces & de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris, très-impatient d'en faire usage. J'eus, durant toute cette longue route, de petites aventures à Côme, en Valais, & ailleurs. Je vis plusieurs choses, entr'autres les isles Boromées, qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions

120 LES CONFESIONS.

m'obsèdent ; je suis forcé de faire à la hâte & mal , un travail qui demanderoit le loisir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la Providence , jetant les yeux sur moi , me procure enfin des jours plus calmes , je les destine à refondre , si je puis , cet ouvrage , ou à y faire du moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin. (*)

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé , & en arrivant je trouvai que dans les bureaux & dans le public , tout le monde étoit scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela , malgré le cri public dans Venise , malgré les preuves sans réplique que j'exhibois , je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni réparation , je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointemens , & cela par l'unique raison que , n'étant pas François , je n'avois pas droit à la protection nationale ,

(*) J'ai renoncé à ce projet.

& que c'étoit une affaire particuliere entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi, que j'étois offensé, lésé, malheureux; que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi ! il étoit l'ambassadeur; je n'étois, moi, que le secretaire. Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, vouloit que je n'obtinsse aucune justice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire; & c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même, on faisoit chorus; mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison & jamais justice, je perdis enfin courage, & plantai là tout.

La seule personne qui me reçut mal, & dont j'aurois le moins attendu cette in-

justice, fut Mad. de B. 1. Toute pleine des prérogatives du rang & de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête, qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secretaire. L'accueil qu'elle me fit, fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué, qu'en sortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes & vives lettres que j'aie peut-être écrites, & n'y suis jamais retourné. Le P. Castel me reçut mieux; mais à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidèlement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause, & ma fierté naturelle, ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Castel, & par là d'aller aux Jésuites, où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique & intrigant de ses confreres, si différent de la bonhomie du bon P. Hemet, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce,

que je n'en ai vu aucun depuis ce temps là , si ce n'est le P. Berthier , que je vis deux ou trois fois chez M. D... n , avec lequel il travailloit de toute sa force , à la réfutation de Montesquieu.

Achevons , pour n'y plus revenir , ce qui me reste à dire de M. de M..... Je lui avois dit dans nos démêlés , qu'il ne lui falloit pas un secretaire , mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis , & me donna réellement pour successeur un vrai procureur , qui dans moins d'un an , lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa , le fit mettre en prison , chassa ses gentilshommes avec esclandre & scandale , se fit par-tout des querelles , reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas , & finit , à force de folies , par se faire rappeler & renvoyer p'anter ses choux. Apparemment que , parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour , son affaire avec moi ne fut pas oubliée : du moins peu de temps après son retour , il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte ,

& me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment là ; mes dettes de Verise , dettes d'honneur si jamais il en fut , me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter, de même que le billet de Z. o N. . i. Je reçus ce qu'on voulut me donner , je payai toutes mes dettes , & je restai sans un fol , comme auparavant , mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors , je n'ai plus entendu parler de M. de M. qu'à sa mort , que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme ! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services , & de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit destiné dans ma jeunesse , & dont par moi seul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice & l'inutilité de mes plaintes

me laisserent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles , où le vrai bien public & la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent , destructif en effet de tout ordre , & qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible & à l'iniquité du fort. Deux choses empêcherent ce germe de se développer pour lors , comme il a fait dans la suite : l'une , qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire , & que l'intérêt privé , qui n'a jamais rien produit de grand & de noble , ne sauroit tirer de mon cœur , les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste & du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié , qui tempéroit & calmoit ma colere par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscayen , ami de mon ami de Carrio , & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme , né pour tous les talens & pour

126 LES CONFESIONS.

toutes les vertus , venoit de faire le tour de l'Italie , pour prendre le goût des beaux arts ; & n'imaginant rien de plus à acquérir , il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien , fait pour cultiver les sciences ; & je lui conseillai , pour en prendre le goût , un voyage & fix mois de séjour à Paris. Il me crut , & fut à Paris. Il y étoit , & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui ; il m'en offrit la moitié , je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances. Rien n'étoit au-dessus de sa portée ; il dévorait & digérait tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit , que le besoin de savoir tourmentoît sans qu'il s'en doutât lui-même ! Quels trésors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte ! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit : nous devînmes intimes. Nos

goûts n'étoient pas les mêmes ; nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres , nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela , nous ne pouvions nous quitter ; & tout en nous contrariant sans cesse , aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares , que l'Espagne seule produit , & dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales , communes dans son pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans son esprit , que le desir dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif ; & je lui ai souvent ouï dire avec beaucoup de sang-froid , qu'un mortel ne pouvoit pas offenser son ame. Il étoit galant sans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il se plaisoit avec les maîtresses de ses amis ; mais je ne lui en ai jamais vu aucune , ni aucun desir d'en avoir. Les flammes de la vertu , dont son cœur étoit

128 LES CONFESSIONS.

dévoré, ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié, il est mort jeune, il a laissé des enfans; & je suis persuadé, comme de mon existence, que sa femme est la première & la seule qui lui ait fait connoître les plaisirs de l'amour. À l'extérieur, il étoit dévot comme un Espagnol; mais en-dedans, c'étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme, comment il pensoit en matière de religion. Que son ami fût juif, protestant, ture, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtue pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement : *je ne suis chargé que de moi*. Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'ame, avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi

de sa journée par heures, quarts-d'heure & minutes, & suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les visites, pour la musique, pour la peinture; & il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir, seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions, afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, & je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne, ni ne supportoit la gêne; il brusquoit les gens qui, par politesse, vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudoir. Je l'ai vu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur : il enten-

130 LES CONFESSIONS.

doit raillerie , & il aimoit à railler ; il brilloit même , & il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit , il étoit bruyant & tapageur en paroles ; sa voix s'entendoit de loin. Mais , tandis qu'il crioit , on le voyoit sourire ; & tout à travers ses emportemens , il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche , les joues colorées , les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand & bien fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête , se connoissoit en hommes , & fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien , que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia , pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous , la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne

Il ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens postérieurs, mes défastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent : les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser, dès leur naissance, les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, & dont néanmoins je venois d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance, en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, & dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise ; & pour m'y livrer plus tranquillement, après le dé-

part d'Altuna , je retournai loger à mon ancien hôtel S. Quentin , qui dans un quartier solitaire , & peu loin du Luxembourg , m'étoit plus commode pour travailler à mon aise , que la bruyante rue S. Honoré. Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misere , & qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagere ; je dois entrer dans quelque détail sur la maniere dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse , qui étoit d'Orléans. Elle prit , pour travailler en linge , une fille de son pays , d'environ vingt-deux à vingt-trois ans , qui man-geoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille , appelée Thérèse le Vasseur , étoit de bonne famille. Son pere étoit officier de la monnoie d'Orléans , sa mere étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus , le pere se trouva sur le pavé ; la mere ayant effuyé des banqueroutes , fit mal

ses affaires , quitta le commerce , & vint à Paris avec son mari & sa fille , qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La premiere fois que je vis paroître cette fille à table , je fus frappé de son maintien modeste , & plus encore de son regard vif & doux , qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée , outre M. de Bonnefond , de plusieurs abbés Irlandois , Gascons , & autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât & se comportât décemment. On agaçà la petite ; je pris sa défense. Aussi-tôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille , la compassion , la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manieres & dans les propos , sur-tout avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins ; & ses regards , animés par la reconnoissance qu'elle n'osoit exprimer de

bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très-timide ; je l'étois aussi. La liaison que cette disposition commune sembloit éloigner, se fit pourtant très-rapidement. L'hôtesse, qui s'en aperçut, devint furieuse, & ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant que moi seul d'appui dans la maison, me voyoit sortir avec peine, & soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions eut bientôt son effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête homme ; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible, simple, & sans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance, que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe ; & c'étoit parce que son cœur étoit tendre & honnête, que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois , recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite & confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre & n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras , j'en imaginai une bien fausse , & bien insultante pour ses mœurs ; & croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques , je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas , mais qui durant plusieurs jours empoisonnerent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou ; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes : elle me fit en pleurant , l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance , fruit de son ignorance & de l'adresse d'un séducteur. Si-tôt que je la compris , je

136 LES CONFESIONS.

fis un cri de joie ; pucelage ! m'écrini-je ; c'est bien à Paris , c'est bien à vingt ans , qu'on en cherche ! Ah , ma Thérèse ! je suis trop heureux de te posséder sage & faine , & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait , & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille , un peu de réflexion sur ma situation , me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs , j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit , à la place de l'ambition éteinte , un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit , pour tout dire , un successeur à maman ; puisque je ne devois plus vivre avec elle , il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève , & en qui je trouvasse la simplicité , la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée & domestique , me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois.

Quand j'étois absolument seul, mon cœur étoit vuide ; mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès lors j'étois seul ; car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin ; par elle je véus heureux autant que je pouvois l'être, selon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former son esprit : j'y perdis ma peine. Son esprit est ce que la fait la nature ; la culture & les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran sur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre

138 LES CONFESSIONS.

l'ordre des douze mois de l'année ; & me connoît pas un seul chiffre , malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne fait ni compter l'argent , ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant , est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases , pour amuser Mad. de Luxembourg ; & ses qui-pro-quo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée , & si l'on veut , si stupide , est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent , en Suisse , en Angleterre , en France , dans les catastrophes où je me trouvois , elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même ; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre ; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément ; & devant les dames du plus haut rang , devant les grands & les princes , ses sentimens , son bon sens , ses réponses & sa conduite lui ont attiré l'estime universelle ; & à moi , sur

son mérite , des complimens dont je sento-
tois la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime , le
sentiment nourrit l'esprit ainsi que le
cœur , & l'on a peu besoin de chercher
ailleurs des idées. Je' vivois avec ma
Thérèse aussi agréablement qu'avec le
plus beau génie de l'univers. Sa mere ,
fiere d'avoir été jadis élevée auprès de la
marquise de Monpipeau , faisoit le bel
esprit , vouloit diriger le sien , & gâtoit
par son astuce la simplicité de notre com-
merce. L'ennui de cette importunité me
fit un peu surmonter la fotte honte de
n'oser me montrer avec Thérèse en pu-
blic ; & nous faisions , tête-à-tête , de pe-
tites promenades champêtres & de petits
goûts qui m'étoient délicieux. Je voyois
qu'elle m'aimoit sincèrement , & cela re-
doubloit ma tendresse. Cette douce inti-
mité me tenoit lieu de tout : l'avenir ne
me touchoit plus , ou ne me touchoit que
comme le présent prolongé : je ne desir-
ois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue & insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse à mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait, paroles & musique. Il restoit seulement quelques accompagnemens & remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide : mais il ne put se captiver à ce travail assidu, pour un profit éloigné & même incertain. Il ne revint plus, & j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris, quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de la Popliniere, chez qui Gauffecourt, de retour de Geneve,

m'avoit introduit. M. de la Popliniere étoit le Mécene de Rameau : Mad. de la Popliniere étoit sa très-humble écoliere. Rameau faisoit , comme on dit , la pluie & le beau temps dans cette maison. Jugant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples , je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir , disant qu'il ne pouvoit lire des partitions , & que cela le fatiguoit trop. La Popliniere dit là-dessus , qu'on pouvoit le lui faire entendre , & m'offrit de rassembler des musiciens , pour en exécuter des morceaux : je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant , & répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle , & qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dizaine de symphonistes ; & pour chanteurs , Albert , Bérard , & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença , dès l'ouverture , à faire

entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau, sans donner des signes d'impatience : mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & sonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir ; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme consommé dans l'art, & le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique ; & il est vrai que mon travail inégal & sans règle, étoit tantôt sublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie, & que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent & sans goût. Les assistants, sur-tout le maître de la maison, ne penserent pas de même. M. de Richelieu qui, dans ce temps là, voyoit beaucoup monsieur, & comme on fait, madame de la Popliniere, ouit parler de mon ou-

trage, & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur & en grand orchestre, aux frais du roi, chez M. de Bonneval, intendant des menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le duc ne cessoit de s'écrier & d'applaudir; & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi; & me serrant la main : M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. Mad. de la Popliniere, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain, Mad. de la Popliniere me fit, à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de me rabaisser ma piece, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opera. M. le duc arriva peu après, & me tint

144 LES CONFESSIONS.

un tout autre langage , me dit des choses flatteuses sur mes talens , & me parut toujours disposé à faire donner ma piece devant le roi. Il n'y a , dit-il , que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la cour : il en faut faire un autre. Sur ce seul mot , j'allai m'enfermer chez moi , & dans trois semaines j'eus fait , à la place du Tasse , un autre acte , dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens , & de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque & mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble , & beaucoup mieux faite ; & si les deux autres actes avoient valu celui-là , la piece entiere eût avantageusement soutenu la représentation : mais tandis que j'achevois de la mettre en état , une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

Le hiver qui suivit la bataille de Fontenoi ,

tenoi, il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entr'autres, plusieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé, *la Princesse de Navarre*, dont Rameau avoit fait la musique, & qui venoit d'être changé & réformé sous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changemens aux divertissemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique. Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour lors à l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des soins à celui-là, M. de Richelieu pensa à moi, me fit proposer de m'en charger; & pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poëme & la musique. Avant toute chose, je ne voulois toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce sujet une lettre très-honnête, & même respectueuse,

146 LES CONFESSIONS.

comme il convenoit. Voici sa réponse, dont l'original est dans la liasse A, N^o. 1.

“ 15 décembre 1745.

„ Vous réunissiez , monsieur , deux
 „ talens qui ont toujours été séparés
 „ jusqu'à présent. Voilà déjà deux bon-
 „ nes raisons pour moi de vous estimer,
 „ & de chercher à vous aimer. Je suis
 „ fâché pour vous que vous employiez
 „ ces deux talens à un ouvrage qui n'en
 „ est pas trop digne. Il y a quelques mois
 „ que M. le duc de Richelieu m'ordonna
 „ absolument , de faire en un clin-d'œil
 „ une petite & mauvaise esquisse de quel-
 „ ques scènes insipides & tronquées , qui
 „ devoient s'ajuster à des divertissemens
 „ qui ne sont point faits pour elles. J'o-
 „ béis avec la plus grande exactitude ; je
 „ fis très-vîte & très-mal. J'envoyai ce
 „ misérable croquis à M. le duc de Ri-
 „ chelieu , comptant qu'il ne serviroit
 „ pas , ou que je le corrigerois. Heureu-
 „ sement , il est entre vos mains , vous en
 „ êtes le maître absolu ; j'ai perdu entiè-

„ remient tout cela de vue. Je ne doute
„ pas que vous n'ayez rectifié toutes les
„ fautes échappées nécessairement dans
„ une composition si rapide d'une simple
„ esquisse , que vous n'ayez suppléé à
„ tout.

„ Je me souviens qu'entre autres ba-
„ lourdises , il n'est pas dit dans ces scè-
„ nes qui lient les divertissemens , com-
„ ment la princesse Grenadine passe tout
„ d'un coup d'une prison dans un jardin
„ ou dans un palais. Comme ce n'est
„ point un magicien qui lui donne des
„ fêtes , mais un seigneur Espagnol , il
„ me semble que rien ne doit se faire
„ par enchantement. Je vous prie , mon-
„ sieur , de vouloir bien revoir cet en-
„ droit , dont je n'ai qu'une idée confuse.
„ Voyez s'il est nécessaire que la prison
„ s'ouvre , & qu'on fasse passer notre
„ princesse , de cette prison , dans un
„ beau palais doré & verni , préparé pour
„ elle. Je fais très-bien que tout cela est
„ fort misérable , & qu'il est au-dessous

„ d'un être pensant de faire une affaire
 „ sérieuse de ces bagatelles ; mais enfin ,
 „ puisqu'il s'agit de déplaire le moins
 „ qu'on pourra , il faut mettre le plus
 „ de raison qu'on peut , même dans un
 „ mauvais divertissement d'opéra

„ Je me rapporte de tout à vous & à
 „ M. Ballod , & je compte avoir bientôt
 „ l'honneur de vous faire mes remercie-
 „ mens , & de vous assurer , monsieur ,
 „ à quel point j'ai celui d'être , &c. „

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre , comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu ; & la soupleste courtisane qu'on lui connoît , l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu , jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire , & dispensé de tous égards pour Rameau , qui ne cherchoit qu'à me nuire , je me mis

au travail , & en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna , quant aux vers , à très-peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles ; & j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long & plus pénible. Outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil , & entr'autres l'ouverture , tout le récitatif dont j'étois chargé , se trouva d'une difficulté extrême , en ce qu'il falloit lier , souvent en peu de vers & par des modulations très-rapides , des symphonies & des chœurs dans des tons fort éloignés ; car , pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défigurés ses airs , je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué , plein d'énergie , & sur-tout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer , m'avoit élevé le génie ; & je puis dire que , dans ce travail ingrat & sans gloire , dont le public ne pouvoit pas même être informé ,

je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce, dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, & Rameau n'y vint pas, ou se cacha.

Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début:

O mort! viens terminer les malheurs de ma
vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Mad. de la Popliniere fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, & qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition, tout ce qui

étoit de moi , fut successivement improuvé par Mad. de la Popliniere & justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie , & il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail , plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille , au lieu des éloges que j'attendois , & qui certainement m'étoient dus , je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade , épuisé de fatigue , dévoré de chagrin ; & de six semaines , je ne fus en état de sortir.

Rameau , qui fut chargé des changemens indiqués par Mad. de la Popliniere , m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra , pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement , je sentis le croc-en-jambe , & je la refusai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation , il n'eut pas le temps d'en faire une , & il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne , & d'un style très-nouveau pour lors en

France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître d'hôtel du roi & gendre de M. Muffard mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage, & que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau : mais celui-ci, de concert avec Mad. de la Popliniere, prit des mesures pour qu'on ne fût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs, & où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire ; & Rameau aima mieux que son nom fût supprimé, que d'y voir associer le mien.

Si-tôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de Richelieu : il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honneur

faire qu'il devoit me produire ; & mon temps , mon travail , mon chagrin , ma maladie & l'argent qu'elle me coûta , tout cela fut à mes frais , sans me rendre un sol de bénéfice , ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi , & pensoit avantageusement de mes talens. Mais mon malheur & Mad. de la Popliniere empêcherent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme , à qui je m'étois efforcé de plaire , & à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord , me dit-il , son amitié pour Rameau , dont elle est la prôneuse en titre , & qui ne veut souffrir aucun concurrent ; & de plus , un péché originel qui vous damne auprès d'elle , & qu'elle ne vous pardonnera jamais , c'est d'être Genevois. Là-dessus , il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit , &

154 LES CONFESSIONS.

sincere ami de M. de la Popliniere, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, & qu'après le mariage, elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Popliniere, ajoutait-il, ait de l'amitié pour vous, & que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait; elle est méchante, elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit, à peu près dans le même temps, un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux pere, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autres temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant, ce qui restoit du bien de ma mere, & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais

Le défaut de preuve juridique de la mort de mon frere faisoit une difficulté que Gaufrecourt se chargea de lever, & qu'il leva en effet, par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, & que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement. Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour ouvrir, avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi ! me dis-je avec dédain, Jean-Jaques se laisseroit-il subjuguier à ce point par l'intérêt & par la curiosité ? Je remis sur-le-champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'aperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trouvai une lettre dérangée. J'eus bien des plaisirs à la fois ;

156 LES CONFESIONS.

mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre. J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman ; regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de secrets, dont elle prétendoit que je fisse ma fortune & la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserrait le cœur & lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des frippons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, sur-tout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après.

Le temps s'écouloit, & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un dé-

sintéressement

sint
me
se v
elle
tage
fille
riée
Tou
étoit
ces a
à une
pas fi
faisoit
Thér
à l'ab
tois q
vail, i
& je n
une fa
que ma
Thér
ne pou
profitâ
né. Il
T

l'intéressement qui a peu d'exemples, sa mere n'étoit pas comme elle. Si-tôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille ainée, mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse, étoit détourné par sa mere en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une personne avide, & que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas des folies. Content de tenir Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressans besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail, fût tout entier au profit de sa mere, & je ne me bernois pas à cela; mais par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquans, Thérèse étoit en proie à sa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté, qui profitât à celle pour qui je l'avois destinée. Il étoit singulier que la cadette des

enfans de Mad. le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, étoit la seule qui nourrissoit son pere & sa mere; & qu'après avoir été long-temps battue par ses freres, par ses sœurs, même par ses nieces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée, sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nieces, appelée Gaton Leduc, étoit assez aimable & d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entre-donnoient: j'appellois la niece *ma niece*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appelloient leur oncle. De là le nom de *tante*, duquel j'ai continué d'appeller Thérèse, & que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant.

On sent que, dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'ef-

pérant plus rien du côté de la cour, je
 fis quelques tentatives pour faire passer à
 Paris mon opéra; mais j'éprouvai des
 difficultés qui demandoient bien du temps
 pour les vaincre, & j'étois de jour en
 jour plus pressé. Je m'avisai de présenter
 ma petite comédie de Narcisse aux Ita-
 liens: elle y fut reçue, & j'eus les en-
 trées, qui me firent grand plaisir. Mais
 ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à
 faire jouer ma piece; & ennuyé de faire
 ma cour à des comédiens, je les plantai
 là. Je revins enfin au dernier expédient
 qui me restoit, & le seul que j'aurois dû
 prendre. En fréquentant la maison de
 M. de la Popliniere, je m'étois éloigné
 de celle de M. D...n. Les deux dames,
 quoique parentes, étoient mal ensemble,
 & ne se voyoient point. Il n'y avoit
 aucune société entre les deux maisons,
 & Thieriot seul vivoit dans l'une &
 dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de
 ramener chez M. D...n. M. de
 F..... Il suivoit alors l'histoire natu-

relle & la chymie , & faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspirait à l'académie des sciences ; il vouloit pour cela faire un livre , & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Mad. D... n, qui , de son côté , méditoit un autre livre , avoit sur moi des vues à peu près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espece de secretaire , & c'étoit là l'objet des semonces de Thieriot. J'exigeai préalablement que M. de F..... l'emploieroit son crédit avec celui de Jelyote , pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra ; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin , puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition , & plusieurs morceaux furent très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution , fort mal conduite par Rebel , que la piece ne passeroit pas , & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître , sans de grandes corrections.

Ainsi je la retirai, sans mot dire, & sans m'exposer au refus; mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.....1 m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mad. D...n ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant, comme Mad. D...n m'en a toujours supposé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition, ce reproche, sur-tout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager; j'abandonnai tout projet d'avancement & de gloire; & sans plus

162 LES CONFESIONS.

songer à des talens vrais ou vains, qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps & mes soins à me procurer ma subsistance & celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mad. D...n & à M. de F.....l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car avec huit à neuf cents francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, & payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue S. Jaques, où, quelque temps qu'il fût, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis plusieurs cours avec M. de F.....l chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que

mal sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747, nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, & maintenant possédée par M. D...n, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chere; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée, *l'Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une piece en vers, intitulée, *l'Allée de Sylvie*, nom d'une allée du parc qui

164 LES CONFESSIONS.

bordoit le Cher ; & tout cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie , & celui que je faisois auprès de Mad. D... n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux , ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre maniere ; & quand j'y revins , je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier , plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté , vu ma situation , dans un embarras extrême , si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels , que je ne puis faire avec trop de simplicité , parce qu'il faudroit , en les commentant , m'excuser ou me charger , & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris , au lieu d'aller manger chez un traiteur , nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage , presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra , chez une Mad. la Selle , femme d'un tailleur , qui don-

noir
tab
cau
s'y
inc
que
d'on
vieu
d'eff
attir
en o
Le c
de to
jour
tripo
nel
Ance
(*
donn
intitu
j'avo
çois e
n'ofai
par la
ni la

noit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit ; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G.....e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers aux Gardes & Mousquetaires. Le commandeur de N.....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Pleffis, lieutenant-colonel retire, bon & sage vieillard, & Ancelet, (*) officier des Mousquetaires,

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée, *les Prisonniers de guerre*, que j'avois faite après les defastres des François en Baviere & en Boheme, & que je n'osai jamais avouer ni montrer, & cela par la singuliere raison que jamais le roi, ni la France, ni les François ne furent

y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vriers, mais polis, honnêtes, & de ceux qu'on distinguoit dans leur métier; M. de Besse, M. de Forcade & d'autres, dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe, que je n'y ai jamais vus; & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, & l'on y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le

peut-être mieux loués, ni de meilleur cœur, que dans cette pièce; & que, républicain & frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté, les marques d'un sincère attachement, dont j'ai dit l'époque & la cause dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

vieux commandeur avec tous ses contés gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table : tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grace ; & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte : car l'allée par où l'on alloit chez Mad. la Selle, étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles, avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y ferois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux ; je n'osai jamais. Quant à Mad. la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des boules d'anecdotes très-amusantes, &

168 LES CONFESIONS.

j'y pris aussi peu à peu , non , graces au ciel , jamais les mœurs , mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal , des maris trompés , des femmes séduites , des accouchemens clandestins , étoient là les textes les plus ordinaires ; & celui qui peuploit le mieux les Enfans - trouvés , étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna ; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en regne chez des gens très - aimables , & dans le fond très - honnêtes gens ; & je me dis : puisque c'est l'usage du pays , quand on y vit , on peut le suivre ; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement , sans le moindre scrupule ; & le seul que j'eus à vaincre , fut celui de Thérèse , à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mere , qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille , étant venue à mon secours , elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme pruden-

dente

Tome

nte & sûre, appelée Mlle. Gouin, qui demouroit à la pointe S. Eustache, pour lui confier ce dépôt; & quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mere chez la Gouin, pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, je lui portai un chiffre que j'avois fait double, sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant; & fut déposé par la sage-femme, au bureau des Enfans-trouvés, dans la maniere ordinaire. L'année suivante, même convenant & même expédient, au chiffre près, qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mere; elle obéit gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale suite a produites dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée. Tant à présent, tenons-nous à cette premiere époque. Ses suites, aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que d'y revenir.

170 LES CONFESSIONS.

Je marque ici celle de ma première connoissance avec Mad. D.....y, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires. Elle s'appelloit Mlle. des C..... & venoit d'épouser M. D'.....y, fils de M. de L.... e de B.....e, premier-général. Son mari étoit musicien ainsi que M. de F.....l. Elle étoit musicienne aussi, & la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de F.....l m'introduisit chez Mad. D'.....y; j'allois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talents; c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie appelée Mlle. d'E...e, qui passoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mad. D'.....y, qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter.

arts. M. de F.....l lui communi-
qua une partie de l'amitié qu'il avoit pour
moi, & m'avoua ses liaisons avec elle,
dont, par cette raison, je ne parlerois
pas ici, si elles ne fussent devenues
publiques, au point de n'être pas même
cachées à M. D'.....y. M. de F.....l me
fit même sur cette dame, des confidences
bien singulieres, qu'elle ne m'a jamais
faites elle-même, & dont elle ne m'a
jamais cru instruit; car je n'en ouvris
ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni
à elle, ni à qui que ce soit. Toute cette
confiance de part & d'autre rendoit ma
situation très-embarrassante, sur-tout
avec Mad. de F.....l, qui me con-
noissoit assez pour ne pas se défier de moi,
quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je con-
solois de mon mieux cette pauvre femme,
à qui son mari ne rendoit assurément pas
l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois
séparément ces trois personnes; je gardois
leurs secrets avec la plus grande fidélité,
sans qu'aucune des trois m'en arrachât

jamais aucun de ceux des deux autres, & sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mad. de F.....l, qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, effuya des refus formels; & Mad. D'.....y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour F.....l, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette, que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition. Il faut rendre justice à Mad. D'.....y. Loïn que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à F.....l avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que, dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, & pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur & complaisance, mais

toujours avec droiture & fermeté. Malgré
 ma bêtise & ma gaucherie, Mad. D'.....y
 voulut me mettre des amusemens de la
 Chevrette, château près de Saint-Denis,
 appartenant à M. de B.....e. Il y
 avoit un théâtre où l'on jouoit souvent
 des pieces. On me chargea d'un rôle que
 j'étudiai six mois sans relâche, & qu'il
 fallut me souffler d'un bout à l'autre à
 la représentation. Après cette épreuve,
 on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de Mad.
 D'.....y, je fis aussi celle de sa belle-
 sœur Mlle de B.....e, qui devint
 bientôt comtesse de H.....t. La pre-
 miere fois que je la vis, elle étoit à la
 veille de son mariage; elle me causa
 long-temps avec cette familiarité char-
 mante qui lui est naturelle. Je la trouvai
 très-aimable; mais j'étois bien éloigné
 de prévoir que cette jeune personne
 feroit un jour le destin de ma vie, &
 m'entraîneroit, quoique bien innocem-
 ment, dans l'abyme où je suis aujour-
 d'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise , non plus que de mon ami M. Roguin , je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre , & je m'étois sur-tout lié de jour en jour plus intimement avec le premier. Il avoit une Nannette , ainsi que j'avois une Thérèse ; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit , que ma Thérèse , aussi bien de figure que sa Nannette , avoit une humeur douce & un caractère aimable , fait pour attacher un honnête homme ; au lieu que la sienne , pigriche & harangere , ne montrait rien aux yeux des autres , qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois : ce fut fort bien fait , s'il l'avoit promis. Pour moi , qui n'avois rien promis de semblable , je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac , qui n'étoit rien , non plus que moi , dans la littérature , mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier , peut-être , qui ait

L I V R E V I I. 175

en sa portée , & qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroiffoit auffi fe plaire avec moi ; & tandis qu'enfermé dans ma chambre , rue Jean S. Denis près l'opéra , je faisois mon acte d'Héfiode , il venoit quelquefois dîner avec moi tête - à - tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'Essai sur l'origine des connoissances humaines , qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé , l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont arrogans & durs pour tout homme qui commence ; & la métaphysique , alors très-peu à la mode , n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot , de Condillac & de son ouvrage ; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir ; ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé , & ce grand métaphysicien eut de son premier livre , & presque par grace , cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous de-

meurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, & nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous les rendez-vous, ne manqua jamais à aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persifflueur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en esquissai la première feuille, & cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrent, & ce projet en demeura là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espee de traduction de *Chambers*, semblable à peu près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire en-

trier pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique, que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés, comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.....1, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de reprehensible que quelques traits personnels, dont

Mad. du Pré de S. Maur & M. de Réaumur furent choqués, & pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mad. de Pompadour, pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissmens qu'on mit quelque temps après, à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas, non plus, beaucoup fait valoir ; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

LIVRE HUITIEME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci, commence dans sa premiere origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris , je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mad. D... n, celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la Popliniere, celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-sous-bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis, à la vue du

donjon , un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper , le prince parla de la détention de Diderot. Le baron , pour me faire parler , accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la maniere impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zele à celui qu'inspire un ami malheureux , & l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux Allemands attachés au prince. L'un , appelé M. Klupffel , homme de beaucoup d'esprit , étoit son chapelain , & devint ensuite son gouverneur , après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme , appelé M. G... , qui lui servoit de lecteur , en attendant qu'il trouvât quelque place , & dont l'équipage très - mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir , Klupffel & moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G. . . . n'alla pas tout - à - fait si vite ; il ne se mettoit guere en - avant , bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité

prosperité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner, l'on parla de musique ; il en parla bien. Je fus transporté d'aise , en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince ; & ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce , enfin si funeste , & dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris , j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon , & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour prison , sur sa parole , avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même ! Mais retenu deux ou trois jours chez Mad. D. . . n par des soins indispensables , après trois ou quatre siècles d'impatience , je volai dans les bras de mon ami . Moment inexprimable ! Il n'étoit pas seul ; d'Alembert & le trésorier de la Sainte - Chapelle

étoient avec lui. En entrant , je ne vis que lui , je ne fis qu'un saut , un cri ; je collai mon visage sur le sien , je le ferrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs & mes sanglots ; j'étois de tendresse & de joie. Son premier mouvement , sorti de mes bras , fut de se tourner vers l'ecclésiastique , & de lui dire : vous voyez , monsieur , comment m'aiment mes amis. Tout entier à mon émotion , je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps là , j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot , ce n'eût pas été là , la première idée qui me feroit venue.

Je le trouvai très-affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible ; & quoiqu'il fût agréablement au château , & maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs , il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui

compatissoit le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui seroit la plus consolante ; & tous les deux jours au plus tard , malgré des occupations très-exigeantes , j'allois , soit seul , soit avec sa femme , passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres , à deux heures après midi j'allois à pied quand j'étois seul , & j'allois vite pour arriver plus tôt. Les arbres de la route , toujours élagués , à la mode du pays , ne donnoient presque aucune ombre ; & souvent rendu de chaleur & de fatigue , je m'étendois par terre , n'en pouvant plus. Je m'avîai , pour modérer mon pas , de prendre quelque livre. Je pris un jour le Mercure de France , & tout en marchant & le parcourant , je tombai sur cette question proposée par l'Académie de Dijon , pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences*

184 LES CONFESSIONS.

Et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés, depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire, qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle : si-tôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne ; & dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusques dans la musique. Avant de l'apprendre, je savois par cœur des multitudes de chansons : si-tôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun ; & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en puisse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distincte-

ment dans cette occasion , c'est qu'arrivant à Vincennes , j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'aperçut ; je lui en dis la cause , & je lui lus la prosopopée de Fabricius , écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'effort à mes idées , & de concourir au prix. Je le fis , & dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie & de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se monterent , avec la plus inconcevable rapidité , au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité , de la liberté , de la vertu ; & ce qu'il y a de plus étonnant , est que cette effervescence se soutint dans mon cœur , durant plus de quatre ou cinq ans , à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière , & que j'ai presque tou-

jours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête, avec des peines incroyables; puis, quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire, jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier: mais le temps de me lever & de m'habiller me faisoit tout perdre; & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avilai de prendre pour secretaire, Mad. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille & son mari plus près de moi; & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit service. A son arrivée, je lui dictois de mon lit, mon travail de la nuit; & cette pratique, que j'ai longtemps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, &

m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur & de force, manque absolument de logique & d'ordre ; de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie : mais, avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout-d'un-coup.

Je fis partir cette piece sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à G. . . . , avec lequel, depuis son entrée chez le comte de F. , je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles sans treve & sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin ; & si-tôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mad. D. . . . n, on étoit sur de me trouver chez M. G. , ou du moins avec lui, soit à la promenade,

Soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée : c'est-à-dire, que je la voyois moins ; car jamais un moment de ma vie, mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que jamais, le desir que j'avois depuis longtemps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse ; mais l'embarras de sa nombreuse famille, & sur-tout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoient jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, & j'en profitai. M. de F. 1 & Mad. D. . . n sentant bien que huit à neuf cents francs

par an ne pouvoient me suffire , porterent de leur propre mouvement , mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis ; & de plus , Mad. D . . . n'apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles , m'aida de quelques secours pour cela : avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse , nous mîmes tout en commun ; & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc , rue de Grenelle S. Honoré , chez de très-bonnes gens , nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes , & nous y avons demeuré paisiblement & agréablement pendant sept ans , jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le pere de Thérèse étoit un vieux bon homme , très-doux , qui craignoit extrêmement sa femme , & qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel , que G . . . par plaisanterie transporta dans la suite à la fille. Mad. le Vasseur ne manquoit pas d'esprit , c'est-à-dire d'adresses ; elle se piquoit même de politesse & d'airs du grand monde ; mais

elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable , donnant d'assez mauvais conseils à sa fille , cherchant à la rendre dissimulée avec moi , & cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens : du reste , assez bonne mere , parce qu'elle trouvoit son compte à l'être , & couvrant les fautes de sa fille , parce qu'elle en profitoit. Cette femme , que je comblois d'attentions , de soins , de petits cadeaux , & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer , étoit , par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir , la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage ; & du reste , je puis dire avoir goûté , durant ces six ou sept ans , le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange : notre attachement croissoit avec notre intimité , & nous sentions davantage de jour en jour , combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plai-

faits pouvoient se décrire , ils feroient
rire par leur simplicité. Nos promenades
tête-à-tête hors de la ville , où je dépen-
sois magnifiquement huit ou dix sols à
quelque guinguette. Nos petits soupés à
la croisée de ma fenêtre , assis en vis-à-
vis sur deux petites chaises posées sur
une malle qui tenoit la largeur de l'em-
brasure. Dans cette situation , la fenêtre
nous servoit de table , nous respirions
l'air , nous pouvions voir les environs ,
les passans , & , quoiqu'au quatrieme
étage , plonger dans la rue tout en man-
geant. Qui décrira , qui sentira les char-
mes de ces repas , composés pour tout
mets , d'un quartier de gros pain , de
quelques cerises , d'un petit morceau de
fromage , & d'un demi-septier de vin
que nous buvions à nous deux ? Amitié ,
confiance , intimité , douceur d'ame ,
que vos assaisonnemens sont délicieux !
Quelquefois nous restions là jusqu'à mi-
nuit sans y songer , & sans nous douter
de l'heure , si la vieille maman ne nous

en eût avertis. Mais laissons ces détails, qui paroîtront infipides ou risibles : je l'ai toujours dit & senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à peu près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable ; mes liaisons avec lui n'étoient guère moins étroites qu'avec G. . . . , & devinrent aussi familières ; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines & folles polissonneries de Klupffell, & par les plaisans germanismes de G. . . . , qui n'étoit pas encore devenu puriste. La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies ; mais la joie y suppléoit, & nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles, une petite fille qui ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en en-

trant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes ; il s'en vengea galamment, en nous mettant du même souper, & puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très-douce, & peu faite à son métier, auquel une forciere, qu'elle avoit avec elle, la styloit de son mieux. Les propos & le vin nous égayerent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffel ne voulut pas faire ses honneurs à demi, & nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. G a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter, qu'il resta si long-temps avec elle ; & s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fût par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de F , il logeoit chez des filles au même quartier S. Roch.

194 LES CONFESSIONS.

Je sortis de la rue des Moineaux , où logeoit cette fille , aussi honteux que S. Preux fortit de la maison où on l'avoit enivré , & je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienné. Thérèse s'apperçut à quelque signe , & sur-tout à mon air confus , que j'avois quelque reproche à me faire ; j'en allégeai le poids , par ma franche & prompte confession. Je fis bien ; car dès le lendemain , G. . . . vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant , & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir ; en cela d'autant plus coupable , que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confiance , j'avois droit d'attendre de lui , qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma Thérèse : car elle fut plus choquée du procédé de G. . . . , qu'offensée de mon infidélité , & je n'essuyai de sa part que des reproches touchans & tendres , dans lesquels je

n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire ; mais un exemple qui se présente , mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit ministre & chapelain du prince de Saxe - Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si singulier , que , confondant comiquement les idées les plus disparates , elle s'avisa de prendre Klupffell pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit , comme je rentrois , que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer , & je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à G.... & à Klupffell , à qui le nom de Pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux , le nom de Papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles ; nous étouffions. Ceux qui , dans une lettre qu'il leur a plu de m'attribuer , m'ont fait dire que je n'avois ri que deux

196 LES CONFESSIONS.

fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps là, ni dans ma jeunesse; car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force, & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme & de vertu, que mon pere, & ma patrie, & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au-dessus de la fortune & de l'opinion, & de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte & la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, & de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en

falloit aux contradictions , pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme , un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi , trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres , je me mis à examiner la destination de mes enfans , & mes liaisons avec leur mere , sur les loix de la nature , de la justice & de la raison , & sur celles de cette religion pure , sainte , éternelle comme son Auteur , que les hommes ont fouillée en feignant de vouloir la purifier , & dont ils n'ont plus fait , par leurs formules , qu'une religion de mots , vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible , quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats , rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrois. Si j'étois de ces hommes mal nés , fouds à

la douce voix de la nature, au-dedans
 desquels aucun vrai sentiment de justice
 & d'humanité ne germa jamais, cet en-
 durcissement seroit tout simple. Mais
 cette chaleur de cœur; cette sensibilité
 si vive; cette facilité à former des atta-
 chemens; cette force avec laquelle ils
 me subjuguent; ces déchiremens cruels
 quand il les faut rompre; cette bienveil-
 lance innée pour mes semblables; cet
 amour ardent du grand, du vrai, du
 beau, du juste; cette horreur du mal en
 tout genre; cette impossibilité de haïr,
 de nuire & même de le vouloir; cet
 attendrissement, cette vive & douce
 émotion que je sens à l'aspect de tout ce
 qui est vertueux, généreux, aimable:
 tout cela peut-il jamais s'accorder, dans
 la même ame, avec la dépravation qui
 fait fouler aux pieds sans scrupule le plus
 doux des devoirs? Non, je le sens, &
 je dis hautement; cela n'est pas possible.
 Jamais un seul instant de sa vie, J. J.
 n'a pu être un homme sans sentiment,

sans entrailles , un pere dénaturé. J'ai pu me tromper , mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons , j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire , elles en séduiroient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens , qui pourroient me lire , à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle , qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique , faute de pouvoir les élever moi-même ; en les destinant à devenir ouvriers & payfans , plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes , je crus faire un acte de citoyen & de pere ; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois , depuis lors , les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé ; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement , j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis par le sort de leur pere , & de celui qui les menaçoit , quand j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laissés

à Mad. D'..... y ou à Mad. de L..... g ,
 qui , soit par amitié , soit par générosité ,
 soit par quelqu'autre motif , ont voulu
 s'en charger dans la suite , auroient-ils
 été plus heureux , auroient-ils été élevés
 du moins en honnêtes gens ? Je l'ignore ;
 mais je suis sûr qu'on les auroit portés à
 haïr , peut - être à trahir leurs parens : il
 vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient
 point connus.

Mon troisieme enfant fut donc mis aux
 Enfans - trouvés , ainsi que les premiers ,
 & il en fut de même des deux suivans ,
 car j'en ai eu cinq en tout. Cet arran-
 gement me parut si bon , si sensé , si
 légitime , que si je ne m'en vantai pas
 ouvertement , ce fut uniquement par
 égard pour la mere ; mais je le dis à tous
 ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons :
 je le dis à Diderot , à G. , je l'approuvai
 dans la suite à Mad. D'..... y , & dans
 la suite encore à Mad. de L.....
 & cela librement , franchement , sans
 aucune espece de nécessité , & pouvant

aisément le cacher à tout le monde ; car la Gouin étoit une honnête femme , très - discrète , & sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis , à qui j'eus quelque intérêt de m'ouvrir , fut le médecin Thyerri , qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches , où elle se trouva fort mal. En un mot , je ne mis aucun mystère à ma conduite , non - seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis , mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé , je choisis pour mes enfans le mieux , ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu , je voudrois encore , avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences , Mad. le Vasseur les faisoit aussi de son côté , mais dans des vues moins intéressées. Je les avois introduites , elle & sa fille , chez Mad. D . . . n , qui , par amitié pour moi , avoit mille bontés pour elles. La mere la mit dans le secret de sa fille. Mad. D . . . n , qui est bonne &

généreuse, & à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité que, par l'ordre de la mère, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignore que Mad. D. . . n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite : j'ignore encore si Mad. de C. x, sa bru, le fut aussi ; mais Mad. de F. l sa belle-fille, le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet, une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mad. le Vasseur & sa famille ; car les plus déterminantes venoient de là, & je les tus

Je suis sûr de la discrétion de Mad.

Don & de l'amitié de Mad. de C.....x ;
je l'étois de celle de Mad. de F.....l ,
qui d'ailleurs mourut long - temps avant
que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a
pu l'être que par les gens même à qui je
l'avois confié , & ne l'a été en effet qu'a-
près ma rupture avec eux. Par ce seul
fait , ils font jugés : fans vouloir me dis-
culper du blâme que je mérite , j'aime
mieux en être chargé , que de celui que
je mérite leur méchanceté. Ma faute est
grande , mais c'est une erreur : j'ai né-
gligé mes devoirs , mais le desir de nuire
n'est pas entré dans mon cœur , & les
trahisseries de pere ne sauroient parler bien
puissamment pour des enfans qu'on n'a
jamais vus ; mais trahir la confiance de
l'amitié , violer le plus saint de tous les
sacres , publier les secrets versés dans
notre sein , déshonorer à plaisir l'ami
qu'on a trompé , & qui nous respecte en-
core en nous quittant , ce ne sont pas là
de petites fautes , ce sont des bassesses d'ame &
des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai , c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C. me rendit la maison de sa mere encore plus agréable, par le mérite & l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très-aimable, & qui parut me distinguer parmi les scribes de M. D...n. Elle étoit fille unique de Mad. la vicomtesse de R. t, grande amie du comte de F....., & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille ; mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite ; & G....., qui dès lors visoit au solide, préféra la mere, femme du grand monde à la fille, qui vouloit des amis sûrs & qui lui convinssent, sans se mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands. Mad. D...n, ne trou-

vant pas dans Mad. de C.....x
toute la docilité qu'elle en attendoit,
lui rendit sa maison fort triste; & Mad.
de C.....x, fiere de son mérite,
peut-être de sa naissance, aima mieux
renoncer aux agrémens de la société,
& rester presque seule dans son appartement,
que de porter un joug pour lequel
elle ne se sentoît pas faite. Cette espece
d'exil augmenta mon attachement pour
elle, par cette pente naturelle qui m'at-
tire vers les malheureux. Je lui trou-
vai l'esprit métaphysique & penseur,
quoique par fois un peu sophistique. Sa
conversation, qui n'étoit point du tout
celle d'une jeune femme qui sort du cou-
vent, étoit pour moi très-atrayante.
Cependant elle n'avoit pas vingt ans.
Son teint étoit d'une blancheur éblouis-
sante; sa taille eût été grande & belle,
si elle se fût mieux tenue. Ses cheveux,
d'un blond cendré & d'une beauté peu
commune, me rappelloient ceux de ma
pauvre maman dans son bel âge, &

m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire, & que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle & de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, & à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant, ni lui jeter une œillade. Cinq ou six ans plus tard, je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, & qu'une autre fois qu'elle auroit les premiers & les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mad. D... je m'étois toujours contenté de mon sort sans marquer aucun desir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F....., étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F....., qui me prenoit de jour

un jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large & dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer, son caissier, étoit vieux, riche, & vouloit se retirer. M. de F..... m'offrit cette place; & pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisît pas de bonne foi, j'acquis lentement & mal les connoissances dont j'avois besoin; & tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer rondement. J'en commençai même les fonctions; je tenois les registres & la caisse; je donnois & recevois

de l'argent, des récépissés; & quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance, pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de F..... fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit, que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier; & je ne doute point que le mauvais sang que je fis, durant cette absence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit dans ma première partie, que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver, durant mes premières années, une rétention d'urine presque continuelle; &

ma tante Sufon, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant ; ma robuste constitution prit enfin le dessus, & ma santé s'affermir tellement, durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur, dont j'ai raconté l'histoire, & de fréquens besoins d'uriner, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage, & les terribles chaleurs que j'avois souffertes, me donnerent une ardeur d'urine & des maux de reins, que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps, pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauf-

fement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, & je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines, dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mad. D...n m'envoya le célèbre Morand qui, malgré son habileté & la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables, & ne put jamais venir à bout de me sonder. Il me conseilla de recourir à Daran, dont les bougies plus flexibles parvinrent en effet à s'insinuer; mais, en rendant compte à Mad. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, & sur la bêtise de sacrifier le repos & l'agré-

ment du peu de jours qui me restoient à vivre, à l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentoís que du dégoût. D'ailleurs, comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter, avec un état qui s'y rapportoit si peu ? & n'aurois-je pas bonne grace, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le désintéressement & la pauvreté ? Ces idées fermenterent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, & durant ma convalescence je me confirmai de sens-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer, dans l'indépendance & la pauvreté, le peu de temps qui me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser au-

cunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre, & les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être, ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu ; mais tandis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des foi-disans grands & des foi-disans sages, je me laissois subjuguer & mener comme un enfant, par des foi-disans amis, qui jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marquois

ici l'époque , qui m'attira leur jalousie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire ; mais ils ne purent me pardonner de donner dans ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié ; mon humeur facile & douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public , je fus aimé de tous ceux qui me connurent , & je n'eus pas un seul ennemi : mais si-tôt que j'eus un nom , je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur ; un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom , & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit , que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame ; je n'en montre ici que l'origine : on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre , il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier de la musique à tant la page.

214 LES CONFESIONS.

Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise ; mais ce talent étant de mon goût, & le seul qui, sans assujettissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, & faisant taire la vanité, de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en suis si peu repenti, que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussi-tôt que je pourrai. Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend, me marquoit-il, tout par-dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.* Cette faveur du public, nullement briguée, & pour un auteur inconnu, me donna la première assu-

ance véritable de mon talent , dont , malgré le sentiment interne , j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre ; & je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres , ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Si-tôt que ma résolution fut bien prise & bien confirmée , j'écrivis un billet à M. de F. l pour lui en faire part , pour le remercier , ainsi que Mad. D...n , de toutes leurs bontés , & pour leur demander leur pratique. F. l ne comprenant rien à ce billet , & me croyant encore dans le transport de la fièvre , accourut chez moi ; mais il trouva ma résolution si bien prise , qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à Mad. D...n & à tout le monde que j'étois devenu fou ; je laissai dire , & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure & les bas blancs ; je pris une perruque

ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable : graces au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. M. de F..... l'eut l'honnêteté d'attendre assez longtemps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune C.....x, & connu dans la botanique par sa *Flora Parisiensis*. (*)

Quelqu'austere que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau & en quantité, reste de mon équipage de Venise, & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire un

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par F.....l & ses consorts; mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & longtemps après à tout le monde, jusqu'à la formation du complot, & dont les gens de bon sens & de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

objet

To

objet de propriété, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne saïssoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouvernantes étoient à vêpres, & que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier, où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemises à moi, de très-belle toile, & qui faisoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel, portant des paquets à la même heure, Thérèse & moi soupçonnâmes son frere, qu'on savoit être un très-mauvais sujet. La mere repoussa vivement ce soupçon; mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta, malgré qu'elle en eût. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frere ne se montra plus chez moi, & disparut enfin.

218 LES CONFESIONS.

tout-à-fait. Je déplorai le sort de Thé-
 rese & le mien, de tenir à une famille
 si mêlée, & je l'exhortai plus que jamais,
 de secouer un joug aussi dangereux. Cette
 aventure me guérit de la passion du beau
 linge, & je n'en ai plus eu depuis, que
 de très-commun, plus assortissant au
 reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme, je
 ne songeai plus qu'à la rendre solide &
 durable, en travaillant à déraciner de
 mon cœur tout ce qui tenoit encore au
 jugement des hommes, tout ce qui pou-
 voit me détourner, par la crainte du
 blâme, de ce qui étoit bon & raisonnable
 en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon
 ouvrage, ma résolution fit du bruit
 aussi, & m'attira des pratiques; de sorte
 que je commençai mon métier avec assez
 de succès. Plusieurs causes, cependant,
 m'empêcherent d'y réussir comme j'au-
 rois pu faire en d'autres circonstances.
 D'abord, ma mauvaise santé. L'attaque
 que je venois d'essuyer, eut des suites

qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant ; & je crois que les médecins , auxquels je me livrai , me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Merand , Daran , Helvétius , Malouin , Thyerri , qui , tous très - savans , tous mes amis , me traitèrent chacun à sa mode , ne me soulagerent point , & m'affoiblirent considérablement. Plus je m'affervissois à leur direction , plus je devenois jaune , maigre , foible. Mon imagination , qu'ils effarouchoient , mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues , ne me montrait avant la mort , qu'une suite de souffrances , les rétentions , la gravelle , la pierre. Tout ce qui soulage les autres , les tisanes , les bains , la saignée , empiroit mes maux. M'étant apperçu que les fondes de Daran , qui seules me faisoient quelque effet , & sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre , ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané , je me mis à faire à grands

210 LES CONFESSIONS.

frais, d'immenses provisions de sondes, pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut, avec tout ce qui m'en reste, que j'en aie acheté pour cinquante louis. On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru, que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigne de voir tant de petits messieurs Jossé, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier de Nancy, le premier qui

tomba sous ma plume , fut rudement mal mené dans une lettre à M. G.... Le second fut le roi Stanislas lui-même , qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit , me força de changer de ton pour lui répondre ; j'en pris un plus grave , mais non moins fort ; & sans manquer de respect à l'auteur , je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois qu'un Jésuite , appelé le P. Menou , y avoit mis la main ; je me fiaï à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine ; & tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques , je relevai , chemin faisant , un anachronisme , que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette piece qui , je ne fais pourquoi , a fait moins de bruit que mes autres écrits , est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espece. J'y faisis l'occasion qui m'étoit offerte , d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile

de prendre en même temps un ton plus fier & plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur , plein d'estime , pouvoit , sans adulation , la lui témoigner ; c'est ce que je fis avec assez de succès , mais toujours avec dignité. Mes amis , effrayés pour moi , croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment , & j'eus raison. Ce bon prince , après avoir vu ma réponse , dit : *J'ai mon compte , je ne m'y frotte plus.* Depuis lors , je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance , dont j'aurai quelques-unes à citer ; & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe , sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus , peu de temps après , un autre adversaire , auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes , de Lyon , qui dix ans auparavant , m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs

servi
je l'
lui a
d'occ
passé
qua
pond
plus
répon
rien
nemi
pour
& fit
m'y
Tou
coup
pour
vérité
Pisso
toujo
chur
exem
prem
gratu

services. Je ne l'avois pas oublié ; mais je l'avois négligé par paresse , & je ne lui avois pas envoyé mes écrits , faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort , & il m'attaqua , honnêtement toutefois , & je répondis de même. Il repliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse , après laquelle il ne dit plus rien ; mais il devint mon plus ardent ennemi , faisit le temps de mes malheurs , pour faire contre moi d'affreux libelles , & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup , avec beaucoup de perte de temps pour ma copie , peu de progrès pour la vérité , & peu de profit pour ma bourse. Pissot , alors mon libraire , me donnoit toujours très-peu de chose de mes brochures , souvent rien du tout ; & , par exemple , je n'eus pas un liard de mon premier discours ; Diderot lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-

224 LES CONFESSIONS.

temps , & tirer fou à fou le peu qu'il me donnoit ; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers : c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon , par les diverses manieres de vivre auxquelles ils m'assujétissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bisarre , qui ne recherchoit personne , & ne se soucioit de rien que de vivre libre & heureux à sa maniere : c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui , sous divers prétextes , venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens , plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus , j'étois incessamment subjugué par ma complaisance ; & de quelque façon que je m'y prisse , je n'avois

pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine, d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier ; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connois pas d'assujettissement plus avilissant & plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance, & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu, si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres ; & pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance & d'affectation.

On se doutera bien que le parti que

j'avois pris, & le système que je voulois suivre, n'étoient pas au goût de Mad. Vasseur. Tout le déintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de la mère; & les gouvernantes, comme les appelloit Gaultecourt, n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout; & cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. J'imploiois, je conjurois, je me fâchois, tout sans succès; la maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoit avec mes amis, de chuchoteries continuelles; tout étoit mystère & secret pour moi dans mon ménage; & pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informar de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu, pour me tirer de tous ces tracas

ma fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier, & non pas agir ; on me faisoit dire, & l'on alloit son train.

Ces tiraillemens continuels, & les importunités journalières auxquelles j'étois assujetti, me rendirent enfin ma demeure & le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, & que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul ; je rêvois à mon grand systême ; j'en jetois quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagréemens imprévus d'un état de mon choix, me jeterent par diversion tout-à-fait dans la littérature ; & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté, malgré moi, dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de la

prendre & de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi, qui m'en dispensât. Ma fotte & maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bien-séances, je pris, pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'enrichissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu; & c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux & plus long-temps qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel. Cependant, malgré la réputation de misanthropie, que mon extérieur & quelques mots heureux me donnerent dans le monde, il est certain que dans le particulier, je soutins toujours mal mon personnage; que mes amis & mes connoissances menoient cet ourfils farouche comme un agneau, & que

bornau

bornau
mais
mot d
Le
mettr
as d'
Paris.
poqu
vois p
e doi
ui de
J'av
voissan
hoix
u de
ui m'
es deu
et l'un
inren
ment
roit
ais G
oit b
s mie
To

bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût.

Le *Devin du village* acheva de me mettre à la mode, & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer, pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, Diderot & G..... Par un effet du desir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bien-tôt l'un de l'autre. Je les liai, ils se conjoindrent, & s'unirent encore plus étroitement entre eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre & G....., étranger & nouveau venu, avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je

lui avois donné Diderot ; je lui donnai
 Gauffecourt. Je le menai chez Mad. de
 C.....x, chez Mad. D'....y, chez le
 baron d'H.....k, avec lequel je me trou-
 vois lié presque malgré moi. Tous mes
 amis devinrent les siens, cela étoit tout
 simple ; mais aucun des siens ne devint
 jamais le mien, voilà ce qui l'étoit moins.
 Tandis qu'il logeoit chez le comte de
 F....., il nous donnoit souvent à dîner
 chez lui ; mais jamais je n'ai reçu aucun té-
 moignage d'amitié ni de bienveillance du
 comte de F....., ni du comte de S.....
 son parent, très-familier avec G....,
 ni d'aucune des personnes, tant hommes
 que femmes, avec lesquelles G.... eut
 par eux des liaisons. J'excepte le seul
 abbé Raynal, qui, quoique son ami, m'
 montra des miens, & m'offrit dans l'oc-
 casion sa bourse avec une générosité par-
 ticulière. Mais je connoissois l'abbé Ray-
 nal long-temps avant que G.... le connût
 lui-même, & je lui avois toujours été
 attaché, depuis un procédé plein de d

licateffe & d'honnêteté, qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à peu près dans le temps dont je parle, envers le même G. . . . , avec lequel il étoit étroitement lié. G. . . . , après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle. F. . . , s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux, & de vouloir supplanter C. . . . c. La belle se piquant de confiance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique, & s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie, dont jamais peut-être on ait oui parler. Il passoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe, & du reste sans agitation, sans

douleur, sans fièvre, & restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi, nous partageâmes sa garde ; l'abbé plus robuste & mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble ; & l'un ne partoît jamais, que l'autre ne fût arrivé. Le comte de F. . . . alarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, & je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, & reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus, tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit , & c'eût été réellement une anecdote merveilleuse , que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit G. . . . à la mode ; bientôt il passa pour un prodige d'amour , d'amitié , d'attachement de toute espece. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde , & par là l'éloigna de moi , qui jamais n'avois été pour lui qu'un pisaller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait ; car tous les sentimens vifs , dont il faisoit parade , étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réusît dans le monde , mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : G. . . . , vous me négligez , je vous le pardonne ; quand la premiere ivresse des succès bruyans aura fait son effet , & que vous en sentirez le vuide , j'espere que vous reviendrez à moi , & vous me retrouverez toujours : quant à présent , ne vous

gênez point; je vous laisse libre, & je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, & se mit si bien à son aise, que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec Mad. D'....y qu'il le fut dans la suite, étoit la maison du baron d'H. . . . k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune, dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres & de mérite, & par son savoir & ses lumieres tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis long-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis : vous êtes trop riche. Il s'obstina, & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance qui devint amitié, si-tôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.....e chez Mad. D'.... y, avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mad. D'.... y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muses galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoissance, ma timidité, ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui, que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès & par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir ; & ainsi commencerent entre nous, des liaisons qui me le rendront toujours cher, & à qui je dois de savoir, outre le té-

236 LES CONFESSIONS.

moignage de mon propre cœur, que la droiture & la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, & dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, & durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme si tôt vu, qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mad. la marquise de Créqui, niece de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frere avoit précédé M. de M. dans l'ambassade de Venise, & que j'avois été voir à mon retour de ce pays là. Mad. de Créqui m'écrivit; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois; j'y vis plusieurs gens de lettres, & entre autres M. S. . . . , l'auteur de *Spartacus de Barneveldt*, &c. devenu depuis lors mon très-cruel ennemi, sans que j'eus

puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son pere a bien vilainement persécuté.

On voit que , pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir , j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative , & qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois , pour le bien faire : aussi perdois - je à effacer ou gratter mes fautes , ou à recommencer ma feuille , plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable , & me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcouffis , dont M^{ad}. le Vasseur connoissoit le vicaire , chez lequel nous nous arrangions tous , de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G. . . y vint une fois avec nous. (*) Le vicaire avoit

(*) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite , mais mémorable aven-

238 LES CONFESIONS.

de la voix , chantoit bien ; & quoiqu'il ne fût pas la musique , il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité & de précision. Nous y passions le temps à chanter mes trios de Chenonceaux. J'y en fis deux ou trois nouveaux , sur des paroles que G.... & le vicaire bâtilloient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits & chantés dans des momens de bien pure joie , & que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes ; mais ils méritoient d'être conservés , & sont pour la plupart d'un très-bon contrepoint. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages , où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise , bien

ture , que j'eus là avec ledit M. G.... , un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de S. Vandrille , je n'y reviendrai pas ; mais en y repensant dans la suite , j'en ai conclu qu'il couvoit dès lors , au fond de son cœur , le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

gaie , & où je m'égayois fort aussi , que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal , une épître en vers , qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois , plus près de Paris , une autre station fort de mon goût , chez M. Mussard , mon compatriote , mon parent & mon ami , qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante , où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. Mussard étoit un joaillier , homme de bon sens , qui , après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête , & avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette , fils d'un agent-de-change & maître-d'hôtel du roi , prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce & les affaires , & de mettre un intervalle de repos & de jouissance entre les tracas de la vie & la mort. Le bon homme Mussard , vrai philosophe de pratique , vivoit sans souci , dans une maison très-agréable , qu'il s'étoit bâtie , & dans un très-joli jardin , qu'il avoit planté de ses mains. En fouil-

lant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, & il en trouva en si grande quantité, que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon, que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet & de ses singulieres découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se feroient enfin tournées dans sa tête en systême, c'est-à-dire, en folie, si très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis, auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fût venue le leur enlever, par la plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, & qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir

de faim. Je ne puis me rappeler , sans
des ferremens de cœur , les derniers
temps de ce pauvre & digne homme ,
qui nous recevant encore avec tant de
plaisir , Lenieps & moi , les seuls amis
que le spectacle des maux qu'il souffroit
d'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière
heure ; qui , dis - je , étoit réduit à dévo-
rer des yeux le repas qu'il nous faisoit
servir , sans pouvoir presque humer quel-
ques gouttes d'un thé bien léger , qu'il
alloit rejeter un moment après. Mais
avant ces temps de douleurs , combien
en ai passé chez lui d'agréables , avec
ses amis d'élite qu'il s'étoit faits ! A leur
tête , je mets l'abbé Prévôt , homme
très-aimable & très - simple , dont le
général vivifioit ses écrits , dignes de l'im-
mortalité , & qui n'avoit rien dans l'hu-
manité ni dans la société , du sombre coloris
qu'il donnoit à ses ouvrages ; le médecin
procope , petit Esope à bonnes fortunes ;
le boulanger , le célèbre auteur posthume
du *Despotisme oriental* , & qui , je crois ,

étendoit les systêmes de Muffard sur la durée du monde. En femmes, Mad. D...., niece de V....., qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; Mad. Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; Mad. de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, & qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à peu près la société de M. Muffard, qui m'auroit assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage; & je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état, les eaux de Passy me feroient salutaires, & qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, & je fus passer à Passy huit ou dix jours, qui me firent plus de

bien parce que j'étois à la campagne ,
 que parce que j'y prenois les eaux. Mus-
 fard jouoit du violoncelle , & aimoit pas-
 sionnément la musique italienne. Un soir,
 nous en parlâmes beaucoup avant que de
 nous coucher , & sur-tout des *opere buffe*
 que nous avions vues l'un & l'autre en
 Italie , & dont nous étions tous deux
 transportés. La nuit , ne dormant pas ,
 j'allai rêver comment on pourroit faire
 pour donner en France l'idée d'un drame
 de ce genre ; car les amours de Ragonde
 n'y ressembloient point du tout. Le matin
 en me promenant & prenant les eaux , je
 fis quelques manieres de vers très à la
 hâte , & j'y adaptai des chants qui me
 revinrent en les faisant. Je barbouillai le
 tout dans une espece de fallon voûté , qui
 étoit au haut du jardin ; & au thé , je ne
 pus m'empêcher de montrer ces airs à
 Mussard & à Mlle. Duvernois sa gouver-
 nante , qui étoit en vérité une très-bonne
 & aimable fille. Les trois morceaux que
 j'avois esquissés , étoient le premier mo-

nologue : *J'ai perdu mon serviteur ; l'air du Devin : L'amour croit s'il s'inquiète* , & le dernier duo : *A jamais , Colin , je t'engage* , &c. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi , que , sans les applaudissemens & les encouragemens de l'un & de l'autre , j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penser , comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'exciterent si bien , qu'en six jours mon drame fut écrit , à quelques vers près , & toute ma musique esquissée , tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le remplissage ; & j'achevai le tout avec une telle rapidité , qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net & en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement , qui ne fut fait que long-temps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage , j'avois une grande passion de l'entendre , & j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie , à

porte
fit un
Com
ce pl
cessai
faire
elle é
auqu
tumé
des
celui
mon
char
fant
celer
pétit
dirig
étoit
tion
vrag

(
Fran
des l
semb

portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer *Armide* pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement, pour jouir de ma piece, la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées ; & d'ailleurs, le mauvais succès des Muses galantes me faisoit prévoir celui du *Devin*, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, & se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me décevoir, je ne me trouvai point à cette répétition ; & les *petits violons* (*) qui la dirigèrent, ne furent eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eût attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en

(*) C'est ainsi qu'on appelloit Rebel & Francœur, qui s'étoient fait connoître, dès leur jeunesse, en allant toujours ensemble jouer du violon dans les maisons.

étoient enchantés , au point que dès le lendemain , dans toutes les sociétés , on ne parloit d'autre chose. M. de Cury , intendant des menus , qui avoit assisté à la répétition , demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos , qui savoit mes intentions , jugeant que je serois moins le maître de ma piece à la cour qu'à Paris , la refusa. Cury la réclama d'autorité , Duclos tint bon , & le débat entr'eux devint si vif , qu'un jour à l'opéra , ils alloient sortir ensemble , si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi ; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité , & la piece fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché , & où je m'éloignois le plus de la route commune , étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle , & marchoit avec le débit de

la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation , l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles montonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif; mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt & le jour fixé pour la représentation , l'on me proposa le voyage de Fontainebleau , pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. F... , G.... , & je crois l'abbé Raynal , dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux , composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin , Mlle. Fel Colette , Cuvilier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait; & malgré mon ton romain , j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du grand commun. Il y avoit là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit eu d'y entrer. Un officier qui étoit là, dit qu'il y étoit entré fans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit ; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si favamment de cette répétition, n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux, sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène, fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge ; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux ; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de S. Louis annonçoit

un ancien officier. Il m'intéressoit, malgré son impudence & malgré moi : tandis qu'il débitoit ses mensonges, je rougissois, je baïssois les yeux, j'étois sur les épines ; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur & de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, & baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plus tôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur la relation. Je m'aperçus dans la rue, que j'étois en sueur, & je suis sûr que, si quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte & l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir, si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie, où il est difficile de ne rien que narrer, parce qu'il est presque

impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essaierai toutefois de rapporter comment & sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois, ce jour là, dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe & perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après, le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, & qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se plaça le roi avec Mad. de Pompadour. Environné de dames, & seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être

mal à mon aïe : je me demandai si j'étois à ma place, si j'y étois mis convenablement ; & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis, oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place, puisque je vois jouer ma piece, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis ; si je recommence à m'affervir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit, d'être mis selon l'état que j'ai choisi ; mon extérieur est simple & négligé, mais non crasseux, ni mal-propre ; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, & que, selon les temps & les modes, elle est quelque-

fois un ornement. On me trouvera ridicule , impertinent ; eh , que m'importe ! Je dois savoir endurer le ridicule & le blâme , pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque , je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide , si j'eusse eu besoin de l'être. Mais , soit effet de la présence du maître , soit naturelle disposition des cœurs , je n'aperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même & sur le sort de ma piece , craignant d'effacer des préjugés si favorables , qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie ; mais leur air caressant , auquel je ne m'étois pas attendu , me subjuga si bien , que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La piece fut très-mal jouée quant aux acteurs , mais bien chantée & bien exécutée quant à la musique. Dès la première

scène ,

scène
vété t
les lo
d'appl
ce gen
lante a
dans to
à la M
par son
petites
comble
cela fit
l'anteur
de moi
ne fem
& qui s
fit char
pas un
e plaif
l'aimabl
usqu'au
u prem
étois p

Ton

scène , qui véritablement est d'une naïveté touchante , j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise & d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pieces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée , & , pour parler à la Montesquieu , d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens , cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la piece & l'auteur y gagnèrent. J'entendois autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges , & qui s'entre-disoient à demi-voix : cela est charmant , cela est ravissant ; il n'y a pas un son là , qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes , m'émut moi-même jusqu'aux larmes , & je ne les pus contenir au premier duo , en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un mo-

254 LES CONFESIONS.

ment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitrens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs ; mais elle fut courte, & je me livrai bientôt pleinement & sans distraction, au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment, la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur ; & sûrement, s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré, comme je l'étois sans cesse, du desir de recueillir de mes levres les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pieces exciter de plus vifs transports d'admiration ; mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle, & sur-tout à la cour, un jour de premiere représentation. Ceux qui ont vu celle-là, doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le même soir, M. le duc d'Aumora me fit dire de me trouver au château

lendemain sur les onze heures, & qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury, qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même.

Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée, fut une nuit d'angoisse & de perplexité pour moi? Ma première idée après celle de cette représentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir, qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, & qui pouvoit me tourmenter le lendemain, quand je serois dans la galerie ou dans les appartemens du roi, parmi tous ces grands, attendant le passage de Sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre, étoit capable de me donner au point de m'en trouver mal, & moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui

connoissent cet état, qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à Sa Majesté, qui daignoit s'arrêter & m'adresser la parole. C'étoit là qu'il falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire ? Je voulois, sans quitter l'air & le ton sévère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'échapper dans mon

troub
ordin
fraya
déter
expo
Je
m'éto
m'ex
impo
coura
d'ind
Il ne
en re
m'aff
de pa
Il m
plus
pour
nonça
qu'en
paren
à G.
j'allég
mém

trouble, quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'alarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte ; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement ? Il ne falloit plus que flatter, ou me taire, en recevant cette pension : encore, qui m'assuroit qu'elle me seroit payée ? Que de pas à faire, que de gens à solliciter ! Il m'en coûteroit plus de soins, & bien plus désagréables, pour la conserver, que pour m'en passer. Je crus donc, en y renonçant, prendre un parti très-conséquent à mes principes, & sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G qui n'y opposa rien Aux autres j'alléguai ma santé, & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit , & fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde ; m'accuser d'un sot orgueil , étoit bien plus tôt fait & contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoît en lui-même qu'il ne se feroit pas conduit ainsi. Le lendemain, Jelyotte m'écrivit un billet, où il me détailla les succès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, Sa Majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur ; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une seconde représentation du *Devin*, qui constateroit aux yeux de tout le public, le plein succès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois le soir sur les neuf heures chez Mad. D'..... y, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre, me fit signe d'y

mont
me pa
sur pa
d'un p
de n'a
mais i
féren
si j'ét
il ne
celui
que j
moyer
du pa
dire,
pensio
paru
la foll
que ce
son ze
& no
très-v
lui ;
de ce
qu'il

monter ; j'y monte : c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que , sur pareil sujet , je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi ; mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. Il me dit que , si j'étois désintéressé pour mon compte , il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mad. le Vasseur & de sa fille ; que je leur devois de n'omettre aucun moyen possible & honnête de leur donner du pain ; & comme on ne pouvoit pas dire , après tout , que j'eusse refusé cette pension , il soutint que , puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder , je devois la solliciter & l'obtenir , à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zele , je ne pus goûter ses maximes , & nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive , la première que j'aie eue avec lui ; & nous n'en avons jamais eu que de cette espece , lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire , &

moi m'en défendant , parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mad. D'. . . . y ; il ne le voulut point ; & quelqu'effort que le desir d'unir tous ceux que j'aime , m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir , jusqu'à la mener à sa porte , qu'il nous tint fermée , il s'en est toujours défendu , ne parlant d'elle qu'en termes très-méprisans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui , qu'ils se lièrent , & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G. . . . semblent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouvernenses , leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise , c'étoit mauvaise volonté de ma part , & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter , leur promettant un regrat de sel , un bureau à tabac , & je ne fais quoi

encor
Ils v
ainfi
mais
alors
mais
long-
plore
mes a
incon
solitu
me r
plus
férabl
Le
fut jo
cet in
le div
qu'il
bout
qui ,
très-
cette
seulen

encore , par le crédit de Mad. D'. . . . y .
Ils voulurent même entraîner Duclos ,
ainsi que d'H. . . . k , dans leur ligue ;
mais le premier s'y refusa toujours. J'eus
alors quelque vent de tout ce manège ;
mais je ne l'appris bien distinctement que
long-temps après , & j'eus souvent à dé-
plorer le zèle aveugle & peu discret de
mes amis , qui cherchant à me réduire ,
incommodé comme j'étois , à la plus triste
solitude , travailloient dans leur idée , à
me rendre heureux par les moyens les
plus propres , en effet , à me rendre mi-
sérable.

Le carnaval suivant 1753 , le *Devin*
fut joué à Paris , & j'eus le temps , dans
cet intervalle , d'en faire l'ouverture &
le divertissement. Ce divertissement , tel
qu'il est gravé , devoit être en action d'un
bout à l'autre , & dans un sujet suivi ,
qui , selon moi , fournissoit des tableaux
très - agréables. Mais quand je proposai
cette idée à l'opéra , on ne m'entendit
seulement pas , & il fallut coudre des

chants & des danſes à l'ordinaire : cela fit que ce divertiffement , quoique plein d'idées charmantes , qui ne déparent point les ſcenes , réuſſit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte , & je rétablis le mien , tel que je l'avois fait d'abord & qu'il eſt gravé ; & ce récitatif un peu franciſé , je l'avoue , c'eſt-à-dire , traîné par les acteurs , loin de choquer perſonne , n'a pas moins réuſſi que les airs , & a paru , même au public , tout auſſi bien fait pour le moins. Je dédiai ma piece à M. Duclos qui l'avoit protégée , & je déclarai que ce ſeroit ma ſeule dédicace. J'en ai pourtant fait une ſeconde avec ſon conſentement ; mais il a dû ſe tenir encore plus honoré de cette exception , que ſi je n'en avois fait aucune.

J'ai ſur cette piece beaucoup d'anecdotes , ſur leſquelles des choſes plus importantes à dire ne me laiffent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le ſupplément. Je n'en ſau-

rois pourtant omettre une , qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'H k famusique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'especes , il me dit en me montrant un recueil de pieces de clavecin : voilà des pieces qui ont été composées pour moi ; elles sont pleines de goût , bien chantantes ; personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelque'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs & de symphonies , beaucoup plus que je n'en pouvois employer , je me souciois très-peu des siens. Cependant il me pressa tant , que par complaisance , je choisis une pastorelle que j'abrégeai , & que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après , & tandis qu'on représentoit le *Devin* , entrant un jour chez G , je trouvai du monde autour de son clavecin , d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regar-

dant machinalement sur son pupître, j'y vis ce même recueil du baron d'H.....k, ouvert précisément à cette même piece qu'il m'avoit pressé de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. D'.....y, un jour qu'il avoit musique chez lui. G.... ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même, que parce qu'il se répandit quelque temps après, un bruit, que je n'étois pas l'auteur du *Devin du village*. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que sans mon dictionnaire de musique, on auroit dit à la fin, que je ne la savois pas. (*)

Quelque temps avant qu'on donnât le *Devin du village*, il étoit arrivé à Paris des bouffons Italiens, qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet

(*) Je ne prévoyois guere encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

qu'il
déter
ignor
qu'il
de fa
jama
deux
sur le
franç
endur
après
ne; f
tout s
l'ordr
On do
rien n
foutin
après
posai
templ
m'en
éloign
revue
lard,

qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables & que l'orchestre , alors très-ignorant , estropiât à plaisir les pieces qu'ils donnerent , elles ne laisserent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques , entendues le même jour , sur le même théâtre , déboucha les oreilles françoises ; il n'y en eut point qui pût endurer la traînerie de leur musique , après l'accent vif & marqué de l'italienne ; si-tôt que les bouffons avoient fini , tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit *Eglé* , *Pigmalion* , le *Sylphe* ; rien ne tenoit. Le seul *Devin du village* soutint la comparaison , & plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon intermede , j'avois l'esprit rempli de ceux-là ; ce furent eux qui m'en donnerent l'idée , & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard , que de vols seroient alors devenus

manifestes, & combien on eût pris soin de les faire sentir ! Mais rien : on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre, & tous mes chants comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne, des sectateurs très-ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches & des femmes, soutenoit la musique françoise ; l'autre plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit peloton se rassembloit à l'opéra, sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit tout le reste du parterre & de la salle ; mais son

foyer
Voilà
célé
roi
s'an
Coi
mo
se n
la A
deu
tre
cett
mor
M
tina
moi
pas
lieu
au f
la n
mus
effet
la pl
la gr

foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps là , de *Coin du roi* & de *Coin de la reine*. La dispute , en s'animant , produisit des brochures. Le *Coin du roi* voulut plaifanter ; il fut moqué par le *Petit Prophete* ; il voulut se mêler de raisonner ; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits , l'un de G.... , & l'autre de moi , sont les seuls qui survivent à cette querelle ; tous les autres sont déjà morts.

Mais le *Petit Prophete* , qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer , malgré moi , fut pris en plaifanterie , & ne fit pas la moindre peine à son auteur ; au lieu que la *Lettre sur la musique* fut prise au sérieux , & souleva contre moi toute la nation , qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du

clergé. Le parlement venoit d'être exilé ; la fermentation étoit au comble : tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut ; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées : on ne songea qu'au péril de la musique françoise , & il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille & l'exil ; & la lettre - de - cachet alloit être expédiée , si M. de Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état , on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle , que tout Paris peut encore attester , puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté , l'on ne m'épargna pas du moins les insultes ; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en fortirois. On me le dit ;

je n
je
M. A
qui
dét
esco
cle.
l'op
mar
trée
nête
me l
pass
pren
n'av
jour
cria
à m
ent
nn
j'eu
pas
sen
m'e

je n'en fus que plus assidu à l'opéra , & je ne fus que long-temps après , que M. Ancelet , officier des Mousquetaires , qui avoit de l'amitié pour moi , avoit détourné l'effet du complot , en me faisant escorter à mon insu , à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées , & cela de la façon la plus mal-honnête qu'il fut possible ; c'est-à-dire , en me les faisant refuser publiquement à mon passage : de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre , pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour là. L'injustice étoit d'autant plus criante , que le seul prix que j'avois mis à ma piece , en la leur cédant , étoit mes entrées à perpétuité ; car , quoique ce fût un droit pour tous les auteurs , & que j'eusse ce droit à double titre , je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires , par le

caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés ; mais outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les regles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées , formellement stipulé, & qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé, une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué ; & tel qui m'avoit insulté la veille, crioit le lendemain tout haut dans la salle, qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien, *qu'ogn' un ama la giustizia in casa d'altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre ; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A., qui avoit le département de l'opéra, & je

joign
sans
ponf
Le fil
sur l
ment
toujo
talen
à l'op
leque
ce se
seule
Qu
vrag
quar
main
assez
subsi
la co
J'eus
Mad
tion
le rôl
cinq

joignis à ma lettre , un mémoire qui étoit sans réplique , & qui demeura sans réponse & sans effet , ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur , & ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre , que j'eus toujours pour son caractère & pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra , en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort , ce seroit voler ; du fort au foible , c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage , quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre , il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années , & suppléer à la copie , qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi , cinquante de Mad. de Pompadour pour la représentation de Bellevue , où elle fit elle-même le rôle de Colin , cinquante de l'opéra , & cinq cents francs de Piffot pour la gra-

vure; enforte que cet intermede, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a rapporté depuis l'*Emile*, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail; mais je payai bien l'aifance pécuniaire où me mit cette piece, par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secretes jaloufies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus, ni dans G.... ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir, que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissais chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, & je restois seul, sans savoir à qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon; & voyant que Mad. d'H.....k, qui étoit

douce & aimable, me recevoit toujours bien, je supportoïis les grossièretés de son mari, tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, & avec une telle brutalité, devant Diderot qui ne dit pas un mot, & devant Margency qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis, résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte, qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par *ce petit cuisinier*, & sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce, que j'aie eu jamais avec lui, ni avec personne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi, je crois que mes dits amis m'auroient pardonné de faire des livres,

274 LES CONFESIONS.

& d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangere ; mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, & m'introduisit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H. . . . k.

Tandis qu'on jouoit le *Devin du village* à l'opéra, il étoit aussi question de son auteur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu, dans sept ou huit ans, faire jouer mon *Narcisse* aux Italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, & j'aurois bien voulu avoir fait passer ma piece aux François, plutôt que chez eux. Je parlai de ce desir au comédien Lanoue, avec lequel

j'avois fait connoissance , & qui , comme
en fait , étoit homme de mérite & auteur.
Narcisse lui plut , il se chargea de le faire
jouer anonyme , & en attendant , il me
procura les entrées , qui me furent d'un
grand agrément ; car j'ai toujours préféré
le théâtre françois aux deux autres. La
& piece fut reçue avec applaudissement , &
représentée sans qu'on en nommât l'au-
teur ; mais j'ai lieu de croire que les co-
médiens & bien d'autres ne l'ignoroient
pas. Les demoiselles Gauffin & Grand-
val jouoient les rôles d'amoureuses ; &
quoique l'intelligence du tout fût man-
quée , à mon avis , on ne pouvoit pas
appeller cela une piece absolument mal
jouée. Toutefois je fus surpris & touché
de l'indulgence du public , qui eut la pa-
tience de l'entendre tranquillement d'un
bout à l'autre , & d'en souffrir même une
seconde représentation , sans donner le
moindre signe d'impatience. Pour moi ,
je m'ennuyai tellement à la premiere ,
que je ne pus tenir jusqu'à la fin ; & ser-

tant du spectacle , j'entrai au café de Pro-
cone , où je trouvai Boiffi & quelques
autres , qui probablement s'étoient en-
nuvés comme moi. Là , je dis hautement
mon *peccavi* , m'avouant humblement ou-
fîèrement l'auteur de la piece , & en par-
lant comme tout le monde en pensoit.
Cet aveu public de l'auteur d'une mau-
vaife piece qui tombe , fut fort admiré ,
& me parut très peu pénible. J'y trouvai
même un dédommagement d'amour-pro-
pre , dans le courage avec lequel il fut
fait ; & je crois qu'il y eut en cette oc-
casion plus d'orgueil à parler , qu'il n'y
auroit eu de fotte honte à se taire. Cepen-
dant , comme il étoit sûr que la piece
quoique glacée à la représentation , sou-
tenoit la lecture , je la fis imprimer ; &
dans la préface , qui est un de mes
écrits , je commençai de mettre à décou-
vert mes principes , un peu plus que
j'n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les dévelop-
per tout-à-fait , dans un ouvrage de plus

grand

grande importance ; car ce fut , je pense , en cette année 1753 , que parut le programme de l'académie de Dijon , sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question , je fus surpris que cette académie eût osé la proposer ; mais puisqu'elle avoit eu ce courage , je pouvois bien avoir celui de la traiter , & je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet , je fis à S. Germain un voyage de sept ou huit jours , avec Thérèse , notre hôtesse qui étoit une bonne femme , & une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faisoit très - beau ; ces bonnes femmes se chargerent des soins de la dépense ; Thérèse s'amusoit avec elles ; & moi , sans souci de rien , je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du jour , enfoncé dans la forêt , j'y cherchois , j'y trouvois l'image des premiers temps , dont je traçois fièrement l'histoire ; je faisois main-basse sur les

petits mensonges des hommes ; j'osois dévoiler à nu leur nature , suivre le progrès du temps & des choses qui l'ont défigurée ; & comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel , leur montrer dans son perfectionnement prétendu , la véritable source de ses miseres. Mon ame , exaltée par ces contemplations sublimes , s'élevoit auprès de la Divinité ; & voyant de là mes semblables suivre , dans l'aveugle ronte de leurs préjugés , celle de leurs erreurs , de leurs malheurs , de leurs crimes , je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : insensés , qui vous plaignez sans cesse de la nature , apprenez que tous vos maux viennent de vous !

De ces méditations résulta le *Discours sur l'inégalité* , ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits , & pour lequel ses conseils me furent le plus utiles , (*) mais qui ne

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci , je n'avois encore aucun soupçon du grand

trouva dans toute l'Europe , que peu de lecteurs qui l'entendissent , & aucun de ceux-là , qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix ; je l'envoyai donc , mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas , & sachant bien que ce n'est pas pour des pieces de cette étoffe , que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma

complot de Diderot & de G. . . ; sans quoi , j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance , pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir , qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe , qui s'argumente en le bouchant les oreilles , pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux , est de sa façon ; & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore , que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit donnée le donjon de Vincennes , & dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose , il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

fanté. Il y avoit déjà plusieurs années que , tourmenté de ma rétention d'urine , je m'étois livré tout - à - fait aux médecins , qui , sans alléger mon mal , avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de S. Germain , je me trouvai plus de forces , & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication ; & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes , je leur dis adieu pour jamais , & je me mis à vivre au jour la journée , restant coi quand je ne pouvois aller , & marchant si - tôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions , étoit si peu de mon goût ; les cabales des gens de lettres , leurs honteuses querelles , leur peu de bonne foi dans leurs livres , leurs airs tranchans dans le monde , m'étoient si odieux , si antipathiques , je trouvois si peu de douceur , d'ouverture de cœur , de franchise dans le commerce même de mes amis , que rebuté de cette vie tumultueuse , je commençois à soupirer ardem-

ment après le séjour de la campagne ; & ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins, passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G..... t, avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Geneve pour son emploi, me proposa ce voyage : j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle seroit du voyage, que sa mere garderoit la maison ; & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant, avec lequel j'étois

né , & auquel je m'étois toujours livré sans réserve & sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois , qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois & marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route , que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec G. t , & que quand , malgré ses prières , je voulois descendre , elle descendoit & marchoit aussi. Je la grondai long - temps de ce caprice , & même je m'y opposai tout-à-fait , jusqu'à ce qu'elle se vit forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver , je tombai des nues , quand j'appris que mon ami M. de G. t , âgé de plus de soixante ans , podagre , impotent , usé de plaisirs & de jouissances , travailloit depuis notre départ , à corrompre une personne qui n'étoit plus ni belle ni jeune , qui appartenoit à son ami ; & cela par les moyens les plus bas , les plus honteux , jusqu'à lui présenter

sa bourse , jusqu'à tenter de l'émonvoir par la lecture d'un livre abominable , & par la vue des figures infames dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portiere ; & j'appris que le premier jour , une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper , il avoit employé tout le temps de ce tête - à - tête à des tentatives & des manœuvres plus dignes d'un fâtyre & d'un bouc , que d'un honnête homme , auquel j'avois confié ma compagnie & moi-même. Quelle surprise ! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables & nobles qui font tout son charme , pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain , & d'ôter ma confiance & mon estime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé ! Le malheureux me cachoit sa turpitude ; pour ne pas exposer Thérèse , je me vis forcé de lui cacher mon mépris ,

& de receler au fond de mon cœur, des sentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce & sainte illusion de l'amitié ! G..... t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon, je quittai G..... t, pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis. . . Dans quel état, mon Dieu ! Quel avilissement ! Que lui restoit-il de sa vertu première ? Etoit-ce la même Mad. de Warens, jadis si brillante, à qui le cure Pontverre m'avoit adressé ? Que mon cœur fut navré ! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement & vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours & ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont cependant, quoiqu'exac-

tement payée , elle ne tiroit plus rien depuis long-temps , elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse , bien moins que je n'aurois dû , bien moins que je n'aurois fait , si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Geneve , elle fit un voyage en Chablais , & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage ; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela ; je le lui envoyai une heure après , par Thérèse. Pauvre maman ! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou , qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse , qui la remit à l'instant au sien , en baissant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah ! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette. Il falloit tout quitter pour la suivre , m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure , & partager son sort , quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait

par un autre attachement , je sentis relâcher le mien pour elle , faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gemis sur elle , & ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie , voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler ; puissent-ils avoir expié mon ingratitude ! Elle fut dans ma conduite ; mais elle a trop déchiré mon cœur , pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris , j'avois esquisé la dédicace de mon *Discours sur l'inégalité*. Je l'achevai à Chambéry , & la datai du même lieu , jugeant qu'il étoit mieux , pour éviter toute chicane , de ne la dater ni de France ni de Genève. Arrivé dans cette ville , je me livrai à l'enthousiasme républicain , qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté , caressé dans tous les états , je me livrai tout entier au zèle patriotique ; & honteux d'être

exclus de mes droits de citoyen , par la profession d'un autre culte que celui de mes peres , je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Evangile étant le meme pour tous les chrétiens , & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se méloit d'expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre , il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer , & le culte & ce dogme inintelligible , & qu'il étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédistes , loin d'ébranler ma foi , l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré par-tout les causes finales , & l'Intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible , & sur-tout de l'Evangile , à laquelle je m'appliquois depuis quelques années , m'avoit fait mépriser les basses & sottes interprétations que donnoient

à Jésus - Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules, dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable, deux manières d'être chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme & discipline étoit, dans chaque pays, du ressort des loix. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, & qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que, voulant être citoyen, je devois être protestant, & rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai ; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je desirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique, cependant, y étoit formel ; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commission de cinq ou six membres, pour

recevoir

recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdrian, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour & nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot; & je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui* & *non*: ensuite je fus admis à la communion, & réintégré dans mes droits de citoyen: je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les seuls citoyens & bourgeois, & j'assistai à un conseil-général *extraordinaire*, pour recevoir le serment du syndic Muffard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion, le Conseil, le Consistoire, & des procédés obligeans & honnêtes de

tous les magistrats , ministres & citoyens , que , pressé par le bon homme Deluc , qui m'obsédoit sans cesse , & encore plus par mon propre penchant , je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage , mettre en regle mes petites affaires , placer Mad. le Vasseur & son mari , ou pourvoir à leur subsistance , & revenir avec Thérèse m'établir à Geneve pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise , je fis treve aux affaires sérieuses , pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens , celui qui me plut davantage , fut une promenade autour du lac , que je fis en bateau avec Deluc pere , sa bru , ses deux fils , & ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée , par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac , & dont je fis la description quelques années après , dans la *Nouvelle Héloïse*.

Les principales liaisons que je fis à Geneve, outre les Deluc, dont j'ai parlé, furent le jeune ministre V. . . ., que j'avois déjà connu à Paris, & dont j'augurois mieux qu'il n'a valu dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur en belles-lettres, dont la société, pleine de douceur & d'aménité, me fera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon *Discours sur l'inégalité*, mais non pas la dédicace, & qui en parut transporté; le professeur Lullin, avec lequel, jusqu'à sa mort, je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplettes de livres pour la bibliothèque; le professeur V. . . . t, qui me tourna le dos, comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement & de confiance, qui l'auroient dû toucher, si un théologien pouvoit être touché de quelque

292 LES CONFESSIONS.

chose ; C..... commis & successeur de Gauffecourt, qu'il voulut supplanter, & qui bientôt fut supplanté lui-même ; M..... de M..... ancien ami de mon pere, & qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant au Deux-Cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous, dont j'entendis davantage, fut M..... jeune homme de la plus grande espérance par les talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela, je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations, je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades solitaires, & j'en faisois sou-

vent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête, accoutumée au travail, ne demenroit pas oisive. Je digérois le plan déjà formé de mes *Institutions politiques*, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet qui n'étoit pas moins que *Lucrece*, ne m'ôtoit pas l'espoir d'atterrer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, & je traduisis le premier livre de son histoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Geneve, je retournai au mois d'octobre à Paris, & j'évitai de passer par Lyon, pour ne pas me retrouver en route avec G.....t. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Geneve que le printemps prochain, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations, dont la

principale fut, de voir les épreuves de mon *Discours sur l'inégalité*, que je faisois imprimer en Hollande, par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Geneve. Comme cet ouvrage étoit délié à la république, & que cette dedicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Geneve, avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable; & cette dedicace, que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le Conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils, liasse A, N^o. 3. Je reçus des particuliers, entr'autres, de Deluc & de Jalabert, quelques complimens, & ce fut là tout: je ne vis point qu'aucun Genevois me fût un vrai gré du zele de cœur qu'on sentoît dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquerent. Je me

souviens que, dînant un jour à Clichy , chez Mad. D. . . n avec C. n résident de la république , & avec M. de Mairan, celui-ci dit en pleine table , que le Conseil me devoit un présent & des honneurs publics pour cet ouvrage , & qu'il se déshonoreroit, s'il y manquoit. C. n , qui étoit un petit homme noir & bassement méchant , n'osa rien répondre en ma présence ; mais il fit une grimace effroyable , qui fit sourire Mad. D. . . n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage , outre celui d'avoir satisfait mon cœur , fut le titre de citoyen , qui me fut donné par mes amis , puis par le public à leur exemple , & que j'ai perdu dans la suite , pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pas détourné d'exécuter ma retraite à Geneve , si des motifs plus puissans sur mon cœur , n'y avoient concouru. M. D. . . . y voulant ajouter une aile qui manquoit au château de la C. c , faisoit une

dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour , avec Mad. D'. . . . y , ces ouvrages , nous pûmes notre promenade un quart de lieue plus loin , jusqu'au réservoir des eaux du parc , qui touchoit la forêt de Montmorency , & où étoit un joli potager , avec une petite loge fort délabrée , qu'on appelloit l'*Hermilage*. Ce lieu solitaire & très-agréable m'avoit frappé , quand je le vis pour la première fois , avant mon voyage de Geneve. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah , madame , quelle habitation délicieuse ! Voilà un asyle tout fait pour moi. Mad. D'. . . . y ne releva pas beaucoup mon discours ; mais à ce second voyage , je fus tout surpris de trouver , au lieu de la vieille masure , une petite maison presque entièrement neuve , fort bien distribuée , & très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mad. D'. . . . y avoit fait faire cet ouvrage en silence & à très-peu de frais , en détachant quelques maté-

riaux & quelques ouvriers , de ceux du château. Au second voyage , elle me dit , en voyant ma surprise : mon ours , voilà votre asyle , c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours , plus vivement , plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie ; & si je ne fus pas vaincu dès cet instant même , je fus extrêmement ébranlé. Mad. D'..... y , qui ne vouloit pas en avoir le démenti , devint si pressante , employa tant de moyens , tant de gens pour me circonvenir , jusqu'à gagner pour cela , Mad le Vasseur & sa fille , qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie , je résolus , je promis d'habiter l'Hermitage ; & en attendant que le bâtiment fût sec , elle prit soin d'en préparer les meubles , en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer , fut l'établissement de Voltaire auprès de Geneve. Je compris que cet homme y feroit révolution ; que j'irois retrouver dans ma patrie , le ton , les airs , les mœurs , qui me chassoient de Paris ; qu'il me faudroit batailler sans cesse , & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite , que celui d'être un pédant insupportable , ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage , me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse ; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès lors je tins Geneve perdue , & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être aller faire tête à l'orage , si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul , timide & parlant très-mal , contre un homme arrogant , opulent , étayé du crédit des grands , d'une brillante faconde , (*) & déjà l'idole des femmes & des

(*) Vieux mot qui signifie éloquence.
Note de l'éditeur de Geneve.

jeunes gens ? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage ; je n'écontai que mon naturel paisible , que mon amour du repos , qui , s'il me trompa , me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Geneve , j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même ; mais je doute qu'avec tout mon zele ardent & patriotique , j'eusse fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

T..... qui , dans le même temps à peu près , fut s'établir à Geneve , vint quelque temps après à Paris faire le salimbanque , & en emporta des trésors. A son arrivée , il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mad. D'..... y souhaitoit fort de le consulter en particulier , mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T..... à l'aller voir. Ils commencerent ainsi sous mes auspices , des liaisons qu'ils resserrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : si-tôt que j'ai rapproché l'un de l'autre , deux amis que

j'avois séparément , ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès lors les T.....s d'affervir leur patrie , ils dussent tous me haïr mortellement , le docteur pourtant continua long - temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Geneve , pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris , & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là , chez M. d'H.....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme , arrivée , ainsi que celle de Mad. de F.....l , durant mon séjour à Geneve. Diderot , en me la marquant , me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H.....k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts ; & lorsque je fus de retour de Geneve , & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France ,

qu'il

qu'il avoit fait pour se distraire, avec G. . . . & d'autres amis, j'allai le voir, & je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on fut dans la coterie que Mad. D'.....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tomberent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens & des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude, seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire, & j'allai mon train. M. d'H.....k ne laissa pas de m'être utile (*), pour placer le vieux bon homme le Vasseur, qui avoit plus

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre, en causant avec ma femme de son vieux bon homme de pere, que ce ne fut point M. d'H.....k, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H.....k si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

de quatre-vingts ans , & dont sa femme , qui s'en sentoît surchargée , ne cessoit de me prier de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité , où l'âge & le regret de se voir loin de sa famille , le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme & ses autres enfans le regretterent peu. Mais Thérèse , qui l'aimoit tendrement , n'a jamais pu se consoler de sa perte , & d'avoir souffert que , si près de son terme , il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à peu près dans le même temps , une visite a laquelle je ne m'attendois guere , quoique ce fût une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture , qui vint me surprendre un beau matin lorsque je ne pensois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé ! Au lieu de ses anciennes graces , je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux , qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes , ou la débauche avoit

abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de la jeunesse, qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, & nous nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciennes liaisons me rappella si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angélique, qui maintenant n'étoit guere moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence & de jouissance, entre ces deux charmantes filles, dont une main baillée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchans, si durables, tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps passé pour jamais : toutes ces tendres reminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée, & sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah,

combien j'en aurois versé sur leur retour tardif & funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris, j'eus, durant l'hiver qui précéda ma retraite, un plaisir bien selon mon cœur, & que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville, devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame, un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi, la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la satire, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit, par l'ordre de ce prince, à d'Alembert & à moi, pour m'informer que l'intention de Sa Majesté étoit, que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan, d'intercéder auprès du roi de Pologne, pour obtenir la grace du sieur Palissot. La grace fut ac-

cordée, & M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je repliquai, que c'étoit moins accorder une grace, que perpétuer un châtiment. Enfin, j'obtins à force d'instances, qu'il ne seroit fait mention de rien dans les registres, & qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Tressan, de témoignages d'estime & de considération, dont je fus extrêmement flatté; & je sentis en cette occasion, que l'estime des hommes qui en sont si dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un sentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de Tressan avec mes réponses, & l'on en trouvera les originaux dans la liasse A, Nos. 9, 10 & 11.

Je sens bien que, si jamais ces Mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont

je voulois effacer la trace ; mais j'en transmets bien d'autres , malgré moi. Le grand objet de mon entreprise , toujours présent à mes yeux , l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue , ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations , qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange , dans l'unique situation où je me trouve , je me dois trop à la vérité , pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître , il faut me connoître dans tous mes rapports , bons & mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes & les autres avec la même franchise , en tout ce qui se rapporte à moi , ne croyant devoir à qui que ce soit , plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même , & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste & vrai , dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible , ne dire jamais que le mal qui me regarde , & qu'autant que j'y suis forcé.

Qui est-ce qui , dans l'état où l'on m'a mis , a droit d'exiger de moi davantage ? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant , ni de celui des personnes intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée & de celle de cet écrit , il ne verroit le jour que long - temps après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces , me forcent à faire , pour les conserver , tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi , plutôt que de compromettre personne , je souffrirois un opprobre injuste & passager sans murmure ; mais puisqu'enfin mon nom doit vivre , je dois tâcher de transmettre avec lui , le souvenir de l'homme infortuné qui le porta , tel qu'il fut réellement , & non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

FIN du Tome quatrième.

19 ml 37

